00102613

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015

OEUVRES

D'ÉVARISTE PARNY.

Vol - III

TOME TROISIEME.

PPJ 2

A PARIS,

CHEZ DEBRAY, LIBRAIRE, AU GRAND BUFFON,
RUE S.-HONORÉ, BARRIÈRE DES SERGENS.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCCVIII.

1808

God
Fo 841.7
Par/Oeu
102613

LE PARADIS PERDU,

POÈME EN QUATRE CHANTS.

102613

LE PARADIS PERDU,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Je suis dévot, et le serai toujours.
Brûlez ces vers où mon jeune délire
A soupiré de profanes amours.
Je dois, hélas! expier mes beaux jours.
Aux chants chrétiens j'ai donc voué ma lyre.
Vous, qui l'aimiez, par le tems avertis,
Ainsi que moi, vous êtes convertis,
Et j'obtiendrai votre pieux sourire.
Le Saint-Esprit veut qu'en vers ingénus
Je vous raconte Eden, le premier homme,
La jolie Eve, et le diable et la pomme.
Doit-on chanter les biens qu'on a perdus?
L'Ange rebelle et sa nombreuse armée,

Depuis neuf mois par le foudre rival
Précipités dans le gouffre infernal,
Nus sur les flots d'une mer enflammée,
Roulaient encor, faibles, muets d'horreurs,
Sans mouvement, et non pas sans douleur.
Satan enfin par degrés se ranime,
Ouvre les yeux, contemple sans effroi
L'affreux séjour où le plongea son crime,
Parle, et sa voix emplit le vaste abyme :
« Horrible enfer, obéis à ton roi. »
Il a repris sa force et son courage ;
Trois fois du lac ses ailes et sa main
Frappent les feux ; il s'élève soudain,
Vole et descend sur le brûlant rivage.
« Tourmens nouveaux et pires que la mort,
Dit-il, cessez. » Espérance trop vaine !
Ses pieds tremblaient ; il rend avec effort
L'air enflammé qu'il aspire avec peine.
Il reconnaît sur les flots dévorans
Ses compagnons étendus, expirans ;
De son destin il voit l'horreur entière,
Des pleurs cruels humectent sa paupière,

Et de son cœur, qui se trouble un moment,
S'échappe un long et sourd gémissement.
Mais tout-à-coup rappelant son audace,
D'une voix forte il crie : « Esprit divins,
Principautés, Archanges, Séraphins;
Enfans du ciel, est-ce là votre place?
Pour vous ce lit aurait-il des attraits?
Debout, debout tout-à-l'heure, ou jamais. »
Il parle encor; cette voix redoutée,
Par cent échos à la fois répétée,
Termine enfin leur douloureux sommeil.
Un long murmure annonce leur réveil.
Leur vol ressemble au bruit sourd de l'orage
Roulant au loin de nuage en nuage.
Du lac brûlant ils atteignent les bords,
Et sans frayeur, sans plaintes, sans remords,
Ils s'arment tous : leurs mains impatientes
Livrent aux vents les enseignes brillantes.
Satan, pareil à la cime d'un mont
Où l'ouragan tonne et rugit sans cesse,
Au milieu d'eux lève son noble front
Qu'a sillonné la foudre vengeresse;

Et dit : « Amis, qu'en cet affreux séjour
L'unité triple exile sans retour,
Nous méritions un plus heureux partage.
Tout ce que peut l'ennui de l'esclavage,
Un juste orgueil par l'orgueil accablé,
La valeur calme, et l'audace et la rage,
Nous l'avons fait : les tyrans ont tremblé;
Ils pâlissaient sur leur trône ébranlé :
La foudre seule a vaincu le courage.
Mais aux vaincus il reste la fierté,
L'horreur du joug, le cri de liberté,
La haine enfin consolante et cruelle,
La haine active, implacable, éternelle.
Si toutefois à des dangers nouveaux
Vous préférez la honte du repos,
Parlez sans crainte; ici l'on peut tout dire;
A d'autres mains je remettrai l'empire,
Et j'irai seul, sans espoir et sans peur,
Dans son triomphe attaquer le vainqueur. »
Le sage Ammos pour répondre s'avance :
« Illustre chef, généraux et soldats,
Du triple Dieu vous savez la puissance.

Pourquoi sur nous aggraver sa vengeance ?
Nous payons cher l'orgueil de nos combats.
Loin d'irriter sa foudre à peine éteinte,
Aimons la nuit qui nous cache à ses yeux.
L'adresse et l'art peuvent changer ces lieux.
Que trouvons-nous dans cette horrible enceinte ?
Un air infect et lourd, des rocs brûlans,
Des mers de feu, des gouffres, des volcans.
De tous ces corps vous extrairez sans peine
Carbone, azote, oxigène, hydrogène,
Et calorique (il abonde aux enfers);
Recomposez ces élémens divers,
Variez-les ; sous votre main féconde
De nouveaux corps naîtront subitement.
Pour être dieux ici, pour faire un monde,
Vous avez tout, matière et mouvement. »
Le dur Moloch lève sa tête altière,
Et d'une voix qui ressemble au tonnerre :
« A toi permis, Ammos, d'analyser
Ces feux ardens, de les recomposer.
Refais l'enfer ; ce travail est utile.
Mais veux tu donc en chimiste tranquille

Changer Moloch? Autour de tes fourneaux
Retiendras-tu ce peuple de héros?
Non, certes, non. Si ta chimie est bonne;
Elle aurait dû fondre le fer maudit
Qui dans le ciel deux fois te pourfendit.
Je connais peu l'azote et le carbone;
Je sais la guerre, et la ferai; j'ai dit. »
Moloch se tait; l'infernal auditoire
De sa harangue approuve la vigueur,
Et dans les rangs circule un bruit flatteur:
De la chimie Ammos défend la gloire;
Satan se lève, et du fourreau brillant
Tirant soudain son glaive étincelant:
D'un bras nerveux sur sa tête il l'agite.
L'armée entière avec transport l'imite:
Un million de glaives et d'éclairs
Jettent dans l'ombre une clarté subite;
Les étendards s'élèvent dans les airs;
Le fifre aigu, le trombone barbare,
Et des tambours les roulemens divers,
Et du combat la bruyante fanfare,
Portent au ciel le défi des enfers.

Satan alors : « Vous, qu'on nomme rebelles,
Vous, à l'honneur, à la raison fidèles,
De l'esclavage éternels ennemis,
Pour la vengeance à jamais réunis,
A la valeur alliez la prudence.
Ne livrons point des combats incertains.
De l'oppresseur épions en silence
Les mouvemens, le repos, les desseins.
Il peut créer, mais nous pouvons détruire ;
Entre nous donc se partage l'empire.
Pour repeupler son triste paradis,
Je sais qu'il doit inventer d'autres êtres,
Moins grands, moins purs, d'un vil limon pétris,
Propres enfin à ramper sous des maîtres.
Je sais de plus que ces êtres chéris
Habiteront une prison lointaine
Où quelque tems ils feront quarantaine :
Au Ciel ensuite ils pourront être admis :
La Trinité traite mal ses amis.
Il faut les voir, connaître leur nature,
Leurs passions, leurs défauts, et leurs goûts.
Quel coup heureux d'attirer parmi nous

Nos successeurs ! au tyran quelle injure !
Oui, mes amis, c'est dans la créature
Qu'il faut frapper, blesser le créateur.
Qu'en pensez-vous ? » Un long *bravo* s'élève,
Des antres noirs perce la profondeur,
Résonne au loin, décroît avec lenteur,
Décroît encore, et meurt. Satan achève :
« De ce projet le succès est douteux,
Et les dangers sont certains et nombreux.
Il faut d'abord, sans clartés et sans guide,
D'un pied prudent ou d'une aile timide,
Sonder, franchir des abymes nouveaux,
Des régions immenses et désertes,
D'autres encor de ruines couvertes,
Et traverser l'empire du chaos ;
Il faut ouvrir les redoutables portes
Que du vainqueur la main scella sur nous ;
Et là sans doute, inquiet et jaloux,
Il a placé de nombreuses cohortes.
Par quel miracle échapper à leurs yeux :
Au qui-va-là des vedettes prudentes,
Aux promeneurs, aux patrouilles errantes

Qui jour et nuit se croisent dans les cieux ?
Ce projet donc exige un esprit sage,
La fermeté, l'adresse, le courage;
Et son succès change notre avenir.
Qui d'entre vous osera l'accomplir ? »
Chacun se tait; après un long silence;
Satan reprend : « Le premier en puissance
Dans les dangers doit le premier courir.
Demeurez donc, et seul je vais partir. »
D'autres *bravo*, bien mérités sans doute,
Du vaste enfer ébranlèrent la voûte.
On se sépare, et chacun du repos
Diversement abrège la durée.
L'ennui par-tout est le pire des maux.
L'un prend sa lyre ou sa harpe dorée,
Et dans un hymne en silence écouté
Sa noble voix chante la liberté.
L'autre plus gai, sur des airs de cantiques,
Psalmodiant des couplets satyriques,
Livre aux sifflets l'auguste Trinité.
Sur un coteau sans fleurs et sans verdure
D'où jaillissaient des tourbillons de feux,

Mille démons, en cinq actes pompeux,
Représentaient leur tragique aventure.
Oui, dans l'enfer naquit cet art charmant,
De l'homme instruit noble délassement.
De promeneurs on voit par-tout des grouppes.
D'autres dansaient en rond. D'autres par troupes
Cherchent au loin quelque monde meilleur :
Des monts fumans ils gravissent les cimes,
Brisent les rocs et comblent les abymes,
Et des enfers sondent la profondeur.
Ammos fait mieux : dans ses calculs tranquilles
Il cherche, il trouve un monde régulier;
Puis, s'entourant d'opérateurs habiles,
Dans le creuset il met l'enfer entier.

Loin d'eux Safan poursuivait son voyage
Plus périlleux que les sanglans combats,
Et sans secours, seul avec son courage,
Dans le chaos il égarait ses pas.
D'objets divers un informe assemblage
A ses regards s'offre confusément.
Sur son chemin naissent subitement
Le chaud, le froid, et le sec et l'humide,

La flamme et l'onde, et le plein et le vide.
Contre un obstacle il heurte à tout moment.
Il tombe, il monte, il recule, il avance.
A son oreille éclate quelquefois
Un bruit soudain que suit un prompt silence;
Mais parle-t-il? tout est sourd et sans voix.
Il monte encore, et des ombres nouvelles,
De nouveaux chocs le retardent en vain:
Des mains, des pieds, de la tête et des ailes,
Avec effort il se fraye un chemin.
Il traversait les flammes dévorantes,
Les tourbillons et les trombes errantes.
L'air tout-à-coup se dérobe sous lui,
Et vainement son bras cherche un appui;
Rapide il tombe, ainsi qu'un météore
Qui fend les airs, et tomberait encore,
Si le hasard dans ce lieu n'eût placé
De gaz divers un amas condensé.
Frappant du pied l'élastique nuage,
Tel qu'un ballon l'archange rebondit,
S'élève, puis retombe, et s'engloutit.
Dans un marais sans fond et sans rivage.

Autre hasard trop funeste; un volcan
Sous ce marais subitement s'allume,
Et dans les airs lance au loin le bitume,
Les rocs fondus, et la boue, et Satan,
L'éruption terrible, mais utile,
Lui fait franchir trois cents milles et plus.
Il trouve alors un chemin plus facile,
Traverse en paix des déserts inconnus,
Et voit enfin la centuple barrière
Qui doit des cieux protéger la frontière.
Il ne sait pas qu'aux sept péchés mortels
De Jéhova les ordres solennels
Ont confié cet important passage.
Pour le forcer, déja brûlant de rage
Il s'avançait: la Colère et l'Orgueil,
Toujours armés et debout sur le seuil,
Jetant un cri, sur lui fondent ensemble.
Mais aussitôt reconnaissant ses traits,
A ses genoux ils tombent satisfaits.
La troupe entière a ses pieds se rassemble.
Seul autrefois il lui donna le jour.
Lorsqu'ennuyé de la céleste cour,

Morne et pensif sur sa fuite prochaine
Il méditait, sept fois sa forte main
D'un coup heureux frappa son front divin,
Et de ce front jaillirent non sans peine
Les sept enfans qui, dociles et doux,
Dans ce moment embrassent ses genoux.
Il les relève, et dit à la Luxure,
Qu'environnaient de lubriques beautés :
« D'où te vient donc cette progéniture ?
Il n'est point d'anges en ces lieux écartés.
— Non, et pourtant je desire et je brûle;
Un feu vainqueur dans mes veines circule.
Avec ce doigt je presse doucement....
-Quoi donc ?-Monfront; et chaque attouchement,
Chaque plaisir est suivi d'une fille.
—Augmente encor ta nombreuse famille.
Moi, je poursuis mon pénible dessein.
Allons, enfans, secondez votre père;
Ouvrons, brisons ces cent portes d'airain ;
Et seul je vais recommencer la guerre. »
Il dit ; bientôt sur leurs énormes gonds
Avec fracas les cent portes fatales

Roulent; ce bruit dans les gouffres profonds
Pénètre, passe aux rives infernales;
Et des démons les hurlemens joyeux
Soudain s'élève, et menace les cieux.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

J'ai trop souffert dans les brûlans abymes ;
Assez long-tems j'y plongeai mes lecteurs,
Gens délicats, d'un air pur amateurs,
Et de mes vers innocentes victimes.
Après Milton, dans ces gouffres maudits
C'est à regret que ma muse est tombée.
Faisons, messieurs, une heureuse enjambée
Et de l'enfer sautons en paradis.
Un Chérubin, c'est-à-dire deux ailes,
De blonds cheveux, un visage joufflu,
Fend comme un trait les plaines éternelles,
Arrive, et dit : « Seigneur, mes yeux ont vu
Sur la frontière un des anges rebelles,
Qui, de ses fers, par la ruse échappés,
Marche sans bruit, dans l'ombre enveloppé.
En souriant la Trinité l'écoute,

Et lui répond avec grace et bonté :
« Je sais cela de toute éternité.
— Vous le saviez, Dieu prévoyant? — Sans doute.
— S'il est ainsi, messeigneurs, de l'enfer?
A quoi servaient les cent portes de fer?
— Fit-on jamais une prison sans porte?
— Mais on la ferme. — Aussi la fermait-on,
La gardait-on; bien ou mal, il n'importe.
— Desirez-vous votre gros foudre? — Non.
— Malheur à l'homme! — A la tentation
S'il cède, il meurt. — O sagesse, ô clémence!
Permettez-nous du moins de renverser
L'arbre fatal. — Osez-vous y penser?
— C'est prévenir un grand malheur. — Silence!
Vous le savez, je suis le Dieu jaloux;
Je n'aime pas les têtes qui raisonnent.
Qu'autour de moi les louanges résonnent.
Point d'examen, ou craignez mon courroux : »
A peine il dit, et les neuf chœurs des anges,
Saisis de peur, lui braillent des louanges.
Le *Te Deum*, l'éternel *Hosanna*,
L'*In excelsis*, le triste *Alleluia*,

Des Triumdieux charment l'oreille dure,
Et de plaisir ils battent la mesure.
Durant ces chants, du nouvel univers
Satan sans peine a franchi la limite,
Et ses regards dans les mondes divers
Cherchent long-tems le point que l'homme habite
Il voit enfin l'archange radieux
Qui dirigeait l'astre de la lumière;
Car le soleil, qui semble roi des cieux,
Roulait alors autour de notre terre:
L'homme depuis, changeant l'ordre divin,
Au firmament l'a cloué de sa main,
Et c'est la terre à présent qui voyage.
L'adroit Satan compose son visage;
Il adoucit son maintien fier et dur,
Décroît d'un pied, et prend d'un ange obscur
Les traits, l'habit, la voix humble et timide.
« Noble Azael, dit-il, en s'inclinant,
Vous, du très-haut le digne confident,
Apprenez-moi dans quel astre réside
De notre Dieu le favori nouveau?
Du genre humain où donc est le berceau? »

Volant toujours, et sans tourner la vue,
Sans saluer cet obscur immortel,
Négligemment le seigneur Azael
Montre du doigt un point dans l'étendue,
Et dit : « Mon cher, c'est là. » Faux et bénin,
L'autre s'incline, et poursuit son chemin,
En répétant : « De ce faquin peut-être
Aurais-je dû rabaisser la hauteur ;
Quel air capable et quel ton protecteur
Prend ce valet dans l'absence du maître ! »
Par un vent frais rapidement porté
Sur notre globe enfin Satan arrive.
Là rien n'échappe à sa vue attentive.
En contemplant ce chef-d'œuvre vanté,
Il souriait avec malignité.
« Pourquoi, dit-il, refuser la lumière
Au double pole, à cette zone entière,
Et les livrer à d'éternels frimas ?
L'ours pourra seul habiter ces climats.
Sous l'équateur l'ardente canicule,
Un océan de sable, et des déserts,
Font regretter la rigueur des hivers.

Grand Jéhova, ce globe est ridicule.
Quoi ? dans les champs destinés aux moissons
Bénignement tu sèmes des poisons ?
Quoi ? tu te plais à créer les vipères,
Les scorpions, les serpens, les panthères,
Tigres, vautours, et requins dévorans ?
Quelle douceur ! que tes bienfaits sont grands !
J'aime à te voir entasser les nuages,
Du sud au nord promener les orages,
Et renverser les innocens sapins,
Faute de mieux : bientôt sur les humains
Tu lanceras ta foudre paternelle.
Je ne hais pas ces fleuves débordés,
De ces volcans l'invention nouvelle,
Ces champs féconds de laves inondés.
J'approuve aussi la grêle meurtrière,
Les ouragans, les tremblemens de terre,
Présens fâcheux, que ta sage rigueur
Destine au juste aussi bien qu'au pécheur. »
Il voit Eden : trois remparts de verdure
Environnaient ce jardin enchanté.
Il les franchit avec légèreté.

De ces beaux lieux voulez-vous la peinture ?
On y trouvait tout ce qu'on trouve ailleurs,
Des fleurs, des fruits, et des fruits, et des fleurs,
De verts gazons, des grottes, des bocages,
De mille oiseaux les différens ramages,
Tous les parfums, un printems éternel,
Un air plus pur, une plus fraîche aurore,
De clairs ruisseaux, puis des ruisseaux encore
D'argent potable, et de crême et de miel.
De ce jardin Eve était la merveille.
Auprès d'Adam, à l'ombre d'un bosquet,
Négligemment elle forme un bouquet,
Le jette ensuite, et sa bouche vermeille.
Laisse échapper un long soupir d'ennui :
« Qu'avec lenteur le tems coule aujourd'hui !
-Occupons-nous.-Volontiers ; mais que faire ?
-Cueillons des fleurs.-Toujours des fleurs !-Eh bien,
Chantons un hymne. — Oh ! je ne chante rien.
-Dormons.-Encor ? Dînons, pour nous distraire.
— Je n'ai pas faim. Un seul fruit me plairait.
Du bien, du mal, il donne la science.
On nous défend d'y toucher. — La défense

Très formel, et Dieu nous punirait,
Si... — Je le sais. — Je crains ton imprudence.
— Mais sous nos yeux, dis-moi, pourquoi planter
L'arbre fatal ? est-ce pour nous tenter ?
— On le croirait. — Je hais mon ignorance.
— En la perdant, tu perdras ton bonheur.
— Mon bonheur? Oui.—J'aime autant le malheur.»
Le bon Adam l'approuve dans son ame,
Et hautement il la gronde et la blâme.
Satan près d'eux s'était glissé sans bruit,
Et dit tout bas : « On leur défend ce fruit!
Bon ! Je les tiens ; ma victoire est certaine ;
De l'ignorance on triomphe sans peine.
Quoi ? leur hymen et leur jeune beauté,
L'occasion sans cesse renaissante,
Ces lits de fleurs, cette ombre bienfaisante,
Les bains communs, l'entière nudité,
N'éveillent point leurs sens ? Quelle injustice !
Du Dieu jaloux quel étrange caprice !
Mais sans amour peut-on multiplier ?
Sottise, erreur ! j'y veux remédier. »
A quelques pas alors il se retire,

Prend des élus le gracieux sourire,
Et s'entourant d'un cercle radieux,
Des deux époux il éblouit les yeux.
Adam s'incline et dit : « Esprit céleste,
Soyez béni ; parlez, qu'ordonnez-vous ? »
Eve se tait ; mais sa rougeur modeste
Est pour l'archange un compliment plus doux.
Il leur répond : « De Dieu dernier ouvrage,
Heureux Adam, et vous, dont les attraits
Manquent au ciel, un sinistre message
M'a prévenu de vos dangers secrets.
Loin de ces lieux, loin et trop près encore,
On a cru voir l'un des anges déchus.

ADAM.

Serait-il vrai ? Tous mes sens sont émus.
Que cherche-t-il dans les cieux ?

SATAN.

Je l'ignore ;
Mais s'il vous voit, je tremblerai pour vous.

EVE.

Emploira-t-il la force ?

SATAN.

Non, l'adresse

EVE.

S'il est ainsi, je crains peu son courroux.

ADAM.

Eve, du moins craignons notre faiblesse.

EVE.

Mais pourquoi donc tant d'immortels esprits
Par le Seigneur ont-ils été proscrits?

SATAN.

A tout moment il répète à ses anges :
« Obéissez, et chantez mes louanges. »
Le fier Satan que fatiguaient ces mots,
Et qu'enrouaient les éternels cantiques,
Osa former des projets schismatiques,
Et chaque jour des prétextes nouveaux
Le dispensaient du plain-chant monotone.
Dieu le cita deux fois devant son trône.
L'ange irrité s'écria : « Sous sa loi
De ma raison dois-je abjurer l'usage ?
Non, le néant plutôt que l'esclavage !
Toujours chanter, toujours louer ! Ma foi,

Je n'y tiens pas : compagnons, je désire.
Et vais chercher quelque étoile déserte.
Loin des tyrans et de leurs plats élus,
J'y serai libre, et ne chanterai plus. »
Il partit donc; des légions entières
L'applaudissaient et suivirent ses pas.
Il réunit leurs nombreuses bannières,
Et sans frayeur attendit les combats.
Ils furent longs, incertains, et terribles.
Le paradis deux fois sur ses remparts
Des révoltés a vu les étendards.
Comme leur chef ils semblaient invincibles.
La foudre enfin les a du haut des airs
Précipités jusqu'au fond des enfers.

EVE.

J'ai cru Satan plus coupable.

ADAM.

Ma chère,
Vous aimez peu le chant et la prière.
Je crains pour vous, pour moi. Jeune immortel,
Restez encor : votre seule présence
Repoussera l'ennemi qui s'avance.

SATAN.

Mes fonctions me rappellent au ciel.

ADAM.

Goûtez du moins ces fruits que sans culture
Offre à nos mains la prodigue nature.

SATAN.

Non, pour un ange, ils seraient sans saveur.
Il n'en est qu'un dont j'aime la douceur.

EVE.

Et c'est celui qu'on nous défend, je gage.

SATAN.

Oui, sa vertu conserve la beauté,
Du Créateur elle achève l'ouvrage,
Donne à l'esprit plus de sagacité,
De l'ignorance éclaircit le nuage,
Et dans nos sens fixe la volupté.

EVE.

Hélas!

ADAM.

Cachez vos regrets et vos larmes.

EVE.

Veut-on aussi nous défendre les pleurs?

SATAN.

On aurait dû tout permettre à vos charmes ;
Mais d'un bon maître adorez les rigueurs.

EVE.

Vous nous quittez, ô le plus beau des anges !

ADAM.

Portez à Dieu nos vœux... et nos louanges. »
Pour échapper aux pièges du démon,
Le sage Adam se met en oraison.
Moins effrayée, Eve était moins pieuse.
Elle s'éloigne indolente et rêveuse,
Marche sans but, et ne remarque pas
L'éclat des fleurs qui s'ouvrent sous ses pas.
Un papillon trouble sa rêverie.
Léger, brillant, il amuse ses yeux.
Elle suit donc dans la vaste prairie
L'insecte ailé qui, variant ses jeux,
Fuyait toujours et revenait sans cesse.
C'est vainement qu'elle croit le saisir :
De fleur en fleur passant avec vîtesse,
D'Eve il trompait l'impatient desir.
Elle abandonne une poursuite vaine,

Et sur ses pas revient avec lenteur.
Un Jeune cerf éclatant de blancheur.
Sort tout-à-coup de la forêt prochaine.
Son bois est d'or, et d'or son pied léger.
Il ralentit sa course ; Eve l'appelle ;
Soumis il vient, se courbe devant elle,
Et l'imprudente, ignorant le danger,
A ce coursier sans crainte se confie.
Sur le front d'or sa blanche main s'appuie.
Du cerf heureux elle excite les pas :
Dans les détours de la forêt obscure
Il court, il vole, et sa facile allure
Ne froisse point les charmes délicats
Les charmes nus qui doucement le pressent,
Et que par fois ses mouvemens caressent.
Eve l'arrête enfin ; elle descend,
Regarde, et voit l'arbre heureux et funeste.
Elle rougit, répète en gémissant,
« Éloignons-nous ; » et pourtant elle reste.
Un beau serpent sur un rameau placé,
Dressant sa tête et son corps nuancé,
Lui dit : « Salut, aimable souveraine.

— Quoi ! vous parlez ? ô merveille soudaine !
— C'est ce doux fruit qui m'a donné la voix,
— Fuyons, fuyons ; je le veux, je le dois. »
Elle fuit donc, en retournant la tête,
Puis ralentit sa marche, puis s'arrête,
Revient, soupire, et s'assied sur les fleurs.
Un bel oiseau dont le brillant plumage
De l'arc-en-ciel réunit les couleurs,
En se perchant sur le plus haut feuillage,
Chante ces mots : « Reine de ce séjour,
Écoutez-moi ; je suis l'oiseau d'amour.
Vous êtes belle et vous versez des larmes ?
Belle, et vos jours s'usent dans la langueur ?
Goûtez ce fruit, et connaissez vos charmes ;
Goûtez l'amour, la vie, et le bonheur.
— On nous défend d'y toucher. — Vain scrupule !
Que l'ignorance est timide et crédule !
— Dieu sait punir. — Ce Dieu m'a-t-il puni ?
— Non, et pourtant je crains. — J'ai craint aussi.
Ce fruit pourrait, en épurant votre être,
Vous rapprocher de la Divinité,
Briser vos fers ; et, malgré sa bonté,

Voilà toujours ce que prévient un maître. »
Il dit, descend, et son bec azuré
A l'imprudente offre le fruit doré
Dont le parfum cause une douce ivresse.
Elle prévoit et combat sa faiblesse,
Deux fois avance et retire sa main,
L'avance encor, tremble, et reçoit enfin...
Dieu protecteur, secourez sa jeunesse.
Vaine prière! Eve, n'achève pas,
Arrête, écoute... Il n'est plus tems, hélas!
Toi, qui du monde es la douce merveille,
Toi, qui nous perds et nous perdras toujours,
Mélange heureux de graces et d'amours,
Je vois l'enfer sur ta bouche vermeille;
Et tu souris, comme on sourit aux cieux!
Et du bonheur l'aurore est dans tes yeux
Que maudits soient l'arbre de la science,
D'un maître dur la bizarre défense,
Le fruit fatal qui peupla l'univers,
Et la Genèse, et Milton, et mes vers!

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Un sort malin à la beauté nouvelle
Donne souvent un démon qui l'instruit,
Et qui bientôt lui présente ce fruit
Pour lui si doux, si dangereux pour elle.
Toi, dont le nom est encor dans mon cœur,
Premier objet dont j'ai tenté les charmes,
Pardonne-moi mon crime et mon bonheur.
Combien hélas! ils m'ont coûté de larmes.
Ce n'étaient point les pleurs du repentir :
De mes péchés j'aimais le souvenir.
Mais nos adieux et ma vaine constance
De ces péchés furent la pénitence.
Jeunes lecteurs, peut-être de Satan
Vous enviez et recherchez la gloire.
Ah, malheureux! redoutez sa victoire,
Et préférez la sagesse d'Adam.

Cet honnête homme achève sa prière;
Ève paraît, et sa marche légère,
Son front riant étonnent son époux.
« Femme, dit-il, d'un ton tranquille et doux,
Dans tes yeux bleus quel feu naissant pétille!
Au firmament ainsi l'étoile brille.
Qui t'a donné cet heureux enjoûment?
Plus agité, ton jeune sein rappelle
Des flots du lac le léger mouvement.
Que le souris sur ta bouche est charmant!
Telle s'entr'ouvre une rose nouvelle.
Femme, jamais tu ne fus aussi belle. »
Ève répond par un vague discours,
N'ose avouer ses desirs, sa science,
Met dans ses yeux sa douce impatience,
Par des soupirs appelle les amours,
S'offre au baiser, et sa main caressante
Presse d'Adam la main indifférente.
La nuit enfin les invite au repos.
Nus, et couchés sur la même fougère,
Ils se touchaient : pauvre Adam! les pavots
Ferment déja sa tranquille paupière.

Eve plus tard s'endort ; du bois épais,
L'oiseau d'amour descend alors près d'elle :
Il la contemple, et du bout de son aile
Il rafraîchit et touche ses attraits.
Elle sourit ; un songe heureux l'agite,
Et dans ses sens éveille le désir ;
Ses bras trompés s'ouvrent, son sein palpite,
Elle soupire, et rêve le plaisir.
D'un pas égal, et lent, et taciturne,
Arrive enfin le trône Ituriel,
Qui, détaché du camp de Raphaël,
Fait du jardin la visite nocturne.
Cet officier des saintes légions
Commande alors vingt dominations.
Dans le bocage où dormait la jeune Eve
Sans bruit il entre, et du bout de son glaive,
Pour le chasser, il touche cet oiseau
Trop caressant. Sur la poudre en monceau
Si vous jetez une mèche allumée,
Elle s'enflamme ; une épaisse fumée
Obscurcit l'air, et monte jusqu'aux cieux :
Lorsqu'au théâtre une trappe à nos yeux

S'ouvre et vomit quelque ombre menaçante,
Le faible enfant, que saisit l'épouvante,
Tremble et pâlit sur sa mère penché :
Satan ainsi, légèrement touché,
Reprend soudain sa forme colossale,
Son front affreux, son glaive, et dit : « C'est moi ;
Que voulez-vous ? » La surprise et l'effroi
Font reculer la patrouille rivale.
Ituriel veut cacher sa frayeur,
Et d'une voix qu'il croyait ferme et forte :
« Je ne veux rien ; mais pourquoi de la sorte
Vous travestir ? Pouvez-vous du Seigneur
Braver encor la colère et la foudre ?
Tremblez, son bras va vous réduire en poudre. »
On lui répond d'un ton plus assuré :
« Lâche, trembler n'appartient qu'à l'esclave.
Quant à ton maître, il est vrai, je le brave :
Va le lui dire ; ici je l'attendrai. »
Ainsi parlant, Satan menace et presse
Les bienheureux qui reculent sans cesse.
Toujours railleur, indévot, et hautain,
Il les repousse aux portes du jardin.

Fort à propos quelques anges arrivent ;
Deux bataillons s'ébranlent et les suivent ;
Et Raphaël, à leur tête placé,
Dit à Satan : « Quel projet insensé,
Fier ennemi, dans les cieux te ramène ?
— Mons Raphaël, pour tes lâches soldats
Garde cet air et cette voix hautaine.
Tu me connais ; ainsi parle plus bas.
De mes desseins je ne rends jamais compte.
— Mais sans congé pourquoi briser tes fers ?
Pourquoi sortir du gouffre des enfers
Où tu cachais ta défaite et ta honte ?
— Point de réponse à sottes questions.
Et toi, bavard, avec ces légions
Pourquoi quitter le ciel qui te réclame ?
— Pour obéir aux ordres de mon roi.
— Des purs esprits noble et brillant emploi ;
Garder un homme, et veiller sur sa femme !
— Ange intraitable et rebelle obstiné,
A quels dangers ton audace te livre !
Fuis, ou bientôt par mes troupes cerné...
— Seul à l'écart oseras-tu me suivre ?

— Un général ne peut combattre ainsi. ··
— Eh bien, mon cher, nous nous battrons ici. »
Terrible alors, altéré de vengeance,
Il veut d'un coup pourfendre Raphaël.
A l'instant même il voit Ituriel,
Qui bravement par derrière s'avance.
Sans retourner la tête, d'un revers
Il tranche en deux ce trône épais et large
Dont le cri sourd ébranle au loin les airs.
Puis sur l'archange il retombe, et décharge
Un coup affreux, qui du crâne au menton
Ouvre sa tête et brise sa raison;
Car la raison, fille de la pensée,
Dans la cervelle est toujours enchassée.
La troupe entière aussitôt fond sur lui.
Mais il évite un combat inutile.
D'un air vainqueur, d'un pas lent et tranquille,
Sage il recule, et se dit: « Aujourd'hui
J'ambitionne une plus douce gloire:
Je veux sur l'homme achever ma victoire. »
Il tient en l'air son glaive redouté,
Et fièrement aux anges il fait face.

Quelquefois même il s'arrête, il menace,
Et l'ennemi recule épouvanté.
Du ciel enfin repassant la limite,
Dans ses états il rentre satisfait.
Quel changement! O merveille subite!
Des sept péchés trop funeste bienfait!
Plus de déserts dont l'âpreté repousse;
Mais un chemin spacieux, qui descend
Entre les fleurs, et sa pente est si douce,
Que dans l'enfer on arrive en dansant.
Satan y vole, et pour lui quel spectacle!
De cet enfer un facile miracle
Changea la face; il admire et sourit.
Un autre azur en voûte s'arrondit.
Au centre il voit l'immense reverbère
Qui jette au loin des torrens de lumière.
Dans ce séjour, les chimistes féconds
De la nature ont versé tous les dons.
Par elle instruits, sur la rase campagne
Ils ont assis cette haute montagne.
Ses quatre flancs offrent quatre saisons.
Sur le sommet que l'aquilon assiège,

Et qui souvent est blanchi par la neige,
L'œil aime à voir ce volcan éternel
Qui fume et tonne, et lance vers le ciel
De longs éclairs, de volantes fusées,
D'autres soleils, des gerbes embrasées,
Et le fracas des bruyans serpenteaux.
Pour varier la scène, des troupeaux
Au bas du mont s'égarent et bondissent.
Plus bas encor quatre fleuves jaillissent,
Qui sur les fleurs promènent lentement
Une eau limpide et son heureux murmure,
D'un lait sucré la mousse fraîche et pure,
Un vin exquis et le moka fumant.
A l'appétit s'offrent incessamment
L'ortolan gras, les truffes, les suprêmes,
De Périgueux les succulens pâtés,
Et ceux encor dans Strasbourg imités,
Les turbotins, les fondus et les crêmes,
Sorbets et punch, glaces et marasquin,
Tout ce qui plaît, tout ce qui damne enfin.
Là triomphaient la Luxure et ses filles.
Sur le gazon ces danseuses gentilles

Forment des pas : leurs souples mouvemens,
Leur nudité, leurs formes arrondies,
Ces sauts légers, ces culbutes hardies,
Des spectateurs font toujours des amans.
D'autres plus loin attendent sous l'ombrage :
Leur bouche humide avertit le desir,
Leur voix caresse, et leur libre langage
Offre au passant l'ivresse du plaisir.
D'autres nageaient ; mais légères et nues,
Sur le cristal avec grace étendues,
Facilement elles fendent les eaux :
Voyez flotter ces deux globes rivaux....
Il n'est plus tems ; tout-à-coup renversées,
D'un sein qui s'enfle elles montrent les lis,
Et doucement par l'onde balancée,
Livrent à l'œil des appas plus chéris.
Mais il en est qu'amour rendra sensibles.
Leur front alors connaîtra la pudeur :
Elles iront au fond des bois paisibles
Cacher leur trouble et leur premier bonheur.
Satan paraît ; la trompette éclatante,
L'aigre clairon et le bruyant tambour,

Au vaste enfer annoncent son retour.
Plus de baisers ; sous l'enseigne flottante
Chefs et soldats sont aussitôt rangés.
Il conte alors son pénible voyage,
Le bel Éden, ses succès, son courage ;
Puis il ajoute : « Amis, déja vengés,
Nous le serons encor mieux, je l'espère.
Mais votre bras me devient nécessaire :
Il faut du ciel occuper les guerriers.
Suivez-moi donc ; partageons les lauriers. »
Les inviter à reprendre les armes,
C'est au gourmand offrir un bon repas,
Au vieux pécheur de novices appas,
Et des catins à de robustes Carmes.
Voyez leur joie et leur avidité.
Ils sont partis ; comme eux part la Luxure,
Se promettant quelque heureuse aventure :
Dans les enfers on la nomme Astarté.
Partant aussi, ses filles libertines,
Au lieu de glaive, ont des rameaux fleuris,
Et sous les fleurs se cachent des épines.
Par fois dit-on, une épine a son prix.

C'était l'instant qui précède l'aurore.
Le camp nombreux qu'a laissé Raphaël
Obéissait à l'archange Itoël.
Sur les guerriers l'ombre planait encore,
Et prolongeait leur tranquille sommeil.
Quel bruit soudain et quel fâcheux réveil!
Dans la nuit brille, ainsi qu'une comète,
Du fier Satan la lumineuse aigrette.
De tous côtés la peur, des cris confus;
De tous côtés les anges éperdus,
Des généraux la voix retentissante.
Des officiers la bravoure impuissante,
Les coups pleuvans, les Trônes pourfendus,
Les Séraphins sur l'arène étendus,
L'horreur enfin, l'épouvante, la fuite,
Et du vainqueur la sanglante poursuite.
« Brave Moloch, dit Satan, c'est assez;
De nos guerriers modère la vaillance;
Prends poste ici. Les ennemis chassés
Laissent Eden sans garde et sans défense;
J'y vole seul: et toi, ferme en ce lieu,
N'attaque point; je reviendrai dans peu. »

Il part, d'Adam méditant la défaite.
Le dur Moloch, affamé de combats,
Pourtant s'arrête, ordonne la retraite,
Et dans le camp renferme ses soldats.
Au haut des cieux on voit alors paraître
Des bataillons qu'au secours d'Itoël
Conduit trop tard le brave Gabriel.
« Qui d'entre vous ira les reconnaître?
A dit Moloch.—Moi, répond Astarté. »
Et sur le champ, de ses filles suivie,
Armant sa main d'une branche fleurie,
Elle s'avance avec légèreté.
En souriant, la brigade ennemie,
De ces démons contemple la beauté,
Les doux regards et l'air de volupté.
Viens, Gabriel, Astarté te défie.
Lœta, Smiline, Osculette et Kissmie,
Toutes enfin, avec de longs rameaux,
Frappent gaîment soldats et généraux.
Anges, fuyez! Mais leur desir dévore
La nudité de ces contours charmans,
Nouveaux pour eux, et qu'à leurs yeux encor

Développaient de libres mouvemens.
Frappés d'abord, attaqués par ces belles,
Nos imprudens attaquent à leur tour.
Sans les frapper, ils avancent sur elles.
Dans leurs regards brille un coupable amour;
Des feux impurs dans leurs veines circulent.
Pour achever ce glorieux succès,
Adroitement les friponnes reculent,
Et bien ou mal défendent leurs attraits.
On les poursuit, on les serre de près.
Frappant toujours, et toujours caressées,
A droite, à gauche, elles vont dispersées,
Puis dans la Lune, et Mercure et Vénus,
En renégats changent tous les élus.
Gabriel seul combat avec sagesse.
Sa main repousse Astarté qui le presse.
Il se permet quelques propos galans;
Mais devant elle il recule à pas lents.
Les deux rivaux traversent un nuage
Que dans ce lieu pousse un heureux hasard.
Un seul instant suffit pour ce passage:
Que font-ils donc, et pourquoi ce retard?

N'attendez pas que ma muse raconte
Ce qu'elle ignore. Après un doux traité,
Le bel Archange au paradis remonte,
Et vers les siens redescend Astarté.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Te voilà donc, belle et brillante aurore?
Va, je maudis la rose de tes doigts
Que les rimeurs fanèrent tant de fois;
Je hais les vers que tes pleurs font éclore.
Du bel Éden pourquoi réveilles-tu
Les possesseurs? Ils dormiraient encore,
Toujours peut-être, et n'eussent rien perdu.
Femme qui dort conserve sa vertu.
« Mon cher Adam, vois ces deux tourterelles.
Dans leurs baisers quelle vivacité,
Quelle tendresse et quelle volupté!
C'est le plaisir qui fait frémir leurs ailes. »
Adam regarde, et dit avec candeur:
« Je crois plutôt, Eve, qu'à leur manière
Ces oiseaux-là bénissent le Seigneur.
— Vois du taureau la fougue et la vigueur:

A la génisse il vole... — Autre prière.
—Prions comme eux. — Pour le louer, ma chère,
Dieu nous donna la parole et le chant.
Offrons-lui donc l'hymne reconnaissant
Qu'il nous apprit dans la leçon dernière. »
Eve, à ce mot, s'éloigne avec dépit,
Marche au hasard, et rêveuse elle dit:
» Si mon époux garde son ignorance,
Que faire, hélas! de ma vaine science? »
Dans ses beaux yeux roulent des pleurs naissans;
Un desir vague agite tous ses sens.
L'éclat du jour, cet azur sans nuage,
Ce frais vallon, ces suaves odeurs,
Rien ne lui plaît. Loin des bosquets de fleurs
Elle apperçoit un lieu triste et sauvage,
Des rochers nus, des arbres sans feuillage.
Eve, craignez ce piège du démon.
Elle s'assied l'imprudente, et sous elle
Satan fait naître une plante nouvelle
Dont la vertu fécondera Junon.
Présent fatal! Cette fleur étrangère
Des voluptés touche le sanctuaire,

Et par degrés éveille une autre fleur.
Eve bientôt devine le bonheur.
L'oiseau d'amour parait ; il lui présente
Le fruit mortel qu'elle a trouvé si doux.
Elle sourit, et sa main caressante
Flatte l'oiseau placé sur ses genoux.
Il les couvrait d'une aile frémissante.
Il ose plus ; de son bec amoureux
L'azur effleure un sein voluptueux,
Et de la bouche il entr'ouvre la rose.
Eve soupire, et dans son trouble heureux
Sur une main sa tête se repose.
Ainsi Léda se penche mollement,
Lorsque d'un cygne elle fait un amant.
Mais du plaisir, avant cette aventure,
Léda connut le trait doux et fatal :
Eve l'ignore, et toute la nature
Semble répondre à son cri virginal.
L'herbe soudain couvre la roche aride ;
L'arbre agité fleurit ; une eau limpide
En jets s'élance à travers les rameaux ;
Des chants lointains éveillent les échos.

Eve entend peu ce concert d'allégresse:
La volupté pour elle est une ivresse,
Et son repos est encor le bonheur.
Faible et charmante, elle r'ouvre avec peine
Des yeux chargés d'une humide langueur,
Et ne voit plus... ô surprise! ô douleur!
Qui peut causer cette fuite soudaine?
«Oiseau chéri, disait-elle, reviens;
Et tes plaisirs égaleront les miens.»
Du bon Adam alors la voix résonne.
Eve rougit, elle hésite un moment,
Puis se rassure, et court légèrement
Vers cet époux que son absence étonne.
Elle tenait dans ses mains le doux fruit.
A cet aspect, Adam frisonne et fuit,
S'arrête ensuite, et dit: «Femme coupable,
As-tu goûté ce poison?—J'ai fait mieux,
J'ai dévoré ce fruit délicieux.
—O Dieu vengeur!—Ce Dieu si redoutable
Me laisse vivre.—Eh bien, Eve, crois-moi.
N'ajoute point à ta première faute,
Ne touche plus... Tu me glaces d'effroi.

—Que crains-tu donc?—O compagne trop chère!
N'achève pas, et d'un maître jaloux
Par tes remords désarme le courroux.»
Disant ces mots, à sa femme riante
Il croit donner un baiser amical:
Dans ce baiser, sa bouche imprévoyante
Du fruit proscrit goûte le jus fatal.
Des sucs divins la secrète puissance
Eclaire un peu sa profonde ignorance,
Et de ses sens agite le repos.
Il se refuse à ses pensers nouveaux.
Eve sourit: de sa dent elle touche
Un second fruit; son époux effrayé
Veut l'arrêter, et du poison sa bouche
Dans un baiser enlève la moitié.
Pour lui tout change; il prend un nouvel être;
Il pense enfin, il sent, il vient de naître.
Il voit alors et compte les appas
Qu'il méconnut; des yeux il les dévore.
Brûlant d'amour, mais incertain encore,
A sa compagne en vain il tend les bras.
Pour ajouter au désir qui le presse,

Elle recule, et légère s'enfuit.
En l'implorant, son époux la poursuit.
Eve bientôt ralentit sa vîtesse,
Et va tomber sous l'arbre défendu.
Au ciel assis, le souverain du monde
Voit leur bonheur ; la foudre roule et gronde ;
Mais ce fracas est à peine entendu.
Tous deux cachés sous l'ombre hospitalière,
Des voluptés boivent la coupe entière,
Et sans remords leur main cueille ces fruits
Dont la vertu les a si bien instruits.
« N'abusons pas, dit Adam ; la prudence
Dans le bonheur est nécessaire encor :
Des voluptés ménageons le trésor.
Des doux baisers l'excès ou l'ignorance,
Voilà le mal ; l'usage modéré
De ce plaisir par l'amour épuré,
Voilà le bien. » Il dit, et recommence.
Dans cet instant qui perd tous les humains,
Du Dieu jaloux la première personne
Parle en ces mots : « Chez moi ! dans mes jardins !
Je pars, il faut juger ces libertins.

J'aime à juger ; pourtant j'ai l'ame bonne.
Passez-moi donc ma robe, Gabriel.
Veillez, mon fils, veillez : je vois Michel
Du noir Moloch repousser les phalanges ;
Autour de vous il reste encor des anges ;
Ainsi je peux un moment vous laisser.
Pour mon retour qu'on prépare un cantique.
Le Saint-Esprit pourra mettre en musique
Le jugement que je vais prononcer. »
Satan, joyeux de sa double victoire,
Et dans le ciel cherchant une autre gloire,
Sur son chemin trouve les renégats :
Il les rassemble et les mène aux combats.
A ses guerriers campés sur la frontière
Un tel renfort devenait nécessaire.
Devant Michel Baal a reculé.
Moloch plus loin, par le nombre accablé,
Ne fuyait pas, mais il résiste à peine.
Du fier Satan la présence soudaine
Rend aux démons un courage infernal.
Leur nouveau choc aux anges est fatal.
D'un coup heureux sur la céleste plaine

Thammuz étend le brave Zéphoël;
Sous Arioch se débat Abdiel;
De Belzébut l'acier perce Uriel;
Baal en deux tranche net Ophiel;
L'affreux Moloch assomme Elitoël;
Enfin Satan extermine Azael.
Michel de loin voit leur chûte, et les venge.
Sur Astaroth il tombe furieux.
Celui-ci pare, et riposte: l'archange
Pare à son tour, et droit entre les yeux
Frappe et refrappe Astaroth qui chancelle.
Dagod entre eux se précipite, et dit:
« De ce hasard ton orgueil s'applaudit,
Grand général de cour, valet fidèle.
Ne cherche pas un triomphe nouveau;
Va rassurer le pigeon et l'agneau;
Crois-moi, retourne à tes bêtes; renonce... »
L'acier vengeur, que dans sa bouche enfonce
Un bras nerveux, de ce diable insolent
Coupe la voix, perce la gorge impure,
Et par la nuque il ressort tout sanglant.
Avec fracas Dagod tombe, exhalant

Un souffle infect et sa dernière injure.
Ce double exploit qu'admirent les élus
A ranimé leur mourante vaillance :
De toutes parts le combat recommence.
A la fureur le fer ne suffit plus.
Elle saisit des armes étrangères,
Et sans effort lance des rocs pesans,
Des monts entiers, des arbres fleurissans,
Et, qui mieux est, des lacs et des rivières
Déja peuplés de poissons innocens.
Milton l'a vu, l'á dit; il faut le croire.
Michel encore espère la victoire;
Mais tout-à-coup se présente Satan,
Tenant en main un cèdre du Liban.
Soudain sur lui l'archange redoutable
Jette une masse au Vésuve semblable :
En se baissant il évite le choc;
Et le rocher, passant loin sur sa tête,
Va renverser Bélial et Chadroch.
Ils sont vengés : Satan, que rien n'arrête,
Perce les rangs, frappe, et ce coup fatal
De la victoire est l'éclatant signal.

Sur les vaincus Chamod se précipite;
Plus de combat; des anges repoussés
Les bataillons sont au loin dispersés.
Voulant encore accélérer leur fuite,
Moloch, aidé de vingt bras vigoureux,
De Jupiter enlève un satellite,
Puis au hasard il le roule sur eux.
Au paradis ils portent les alarmes.
Pâle et tremblant, Le Verbe crie: « Aux armes!
Que fait mon père en ce commun danger?
Etait-ce là le moment de juger? »
Du saint pigeon les plumes se hérissent:
Sage il s'envole, et dans l'air balancé,
Chantant un psaume où les côteaux bondissent,
Obscurément il prédit le passé.
Déja croissaient la frayeur et le trouble;
Satan paraît; le tumulte redouble,
Et les démons sur les pas des fuyards,
Du paradis franchissent les remparts.
Le Verbe alors croit les réduire en poudre;
Mais un mouton sait-il lancer la foudre?
Trop bas il vise, et touche rarement.

Devant l'autel combat la garde bleue;
Satan l'attaque en vain; en ce moment
Près du soleil passe rapidement
Une comète à lumineuse queue;
De ses deux mains il l'empoigne, et trois fois
La masse lourde échappe de ses doigts;
Mais il l'enlève enfin, tremble sous elle,
Pour s'affermir avance un pied, chancelle,
Et tout son corps lance l'énorme poids.
En même tems sous l'effort il succombe,
Tombe à demi, se relève, retombe.
Du coup affreux l'autel est fracassé;
Le fils du père, un moment renversé,
De ses débris se dégage avec peine;
Aux deux rivaux de fidèles soldats
Prêtent l'appui de leurs robustes bras,
Et promptement ils reprennent haleine.
Satan déja s'écrie: à moi, Moloch!
La garde enfin cède à ce double choc.
Du Verbe donc le courroux se déploie
(La rage en loups peut changer les moutons);
Sans distinguer les anges des démons,

De tous côtés au hasard il foudroie.
Par des fareeurs sur la scène amené,
Tel brille et tonne un *peccata risible*,
Qui de pétards est caparaçonné:
Dans ce fracas le baudet impassible
Brait noblement, tient bon sur ses tréteaux,
Dresse l'oreille, et se croit un héros.
En un seul point la comparaison cloche,
Et des savans mérite le reproche:
Les vains pétards que lance l'animal
Aux spectateurs ne causent aucun mal;
Ceux-ci, mieux faits, blessent, brûlent, renversent;
Et de Satan les troupes se dispersent.
Loin du combat notre Grand-Juge enfin
A des époux prononcé la sentence.
Ils sont chassés de cet heureux jardin,
De ces beaux lieux ornés pour l'innocence.
Bien escortés, ils marchent en silence.
Baissant toujours son front humilié,
Pâle et traînant sa robe de feuillage,
Le pauvre Adam inspire la pitié.
Moins abattue, Eve plaît davantage.

Elle a jeté l'informe vêtement
Qu'elle reçut de la bonté céleste,
Et sa pudeur conserve seulement
De pampre vert une feuille modeste.
En la voyant, les anges attendris
Disent tout haut et tout bas : Qu'elle est belle !
Ces mots si doux ranimaient ses esprits,
Et consolaient sa disgrace cruelle.
Le Juge alors remonte dans les cieux.
Il était tems : les démons furieux
Bravaient le Verbe et sa foudre amortie.
Ammos, en hâte, arrivant des enfers,
Les rassurait contre un nouveau revers.
Son art triomphe, et l'heureuse chimie
Au feu du ciel oppose un feu rival.
Elle a trouvé le salpêtre fatal
Qui lance au loin la mort et le ravage.
Des séraphins qu'importe le courage ?
Du Saint-Esprit qu'importent les versets,
Et de Fanfan la bêlante colère !
Leur voix s'éteint dans le bruit des mousquets.
Et les canons répondent au tonnerre.

Ils allaient fuir; le Père arrive, et dit:
« Cher Saint-Esprit, où donc est votre esprit?
Pour conserver le céleste royaume,
Vous le quittiez? brillant sujet de psaume!
Des goupillons, morbleu, des goupillons;
Et d'eau bénite inondez les démons.»
On obéit à sa voix magistrale.
De toutes parts sur la troupe infernale
De l'onde sainte on verse des torrens,
Qu'oppose Ammos à ces feux dévorans?
Rien; leur nature échappe à la chimie.
Les noirs démons sous la brûlante pluie
Hurlent d'effroi, de rage, et de douleur.
Le seul Satan résiste au feu vainqueur,
D'un pistolet arme sa main impie,
Et sur l'autel il saute; bon lecteur,
Ne craignez rien; le Papa qu'il ajuste
Heureusement tourne sa tête auguste;
Le plomb sifflant effleure son menton,
Et coupe net sa barbe vénérable;
Au même instant, armé du goupillon;
Cent mille bras repoussent le coupable.

« Messieurs, dit-il, de fuir je rougis peu,
J'ai retouché votre œuvre favorite:
Malgré la foudre et malgré l'eau bénite,
Le premier homme est homme enfin ; adieu. »
Ce premier homme, inquiet et sans guide,
Errait alors au milieu des déserts.
Triste, il s'assied sur une mousse aride,
Et de ses yeux coulent des pleurs amers.
« Quel changement! dit-il; Dieu nous repousse.
Jardin fécond, sans soin entretenu,
Fruits délicats, paresse longue et douce:
Ruisseau de miel, nous avons tout perdu. »
Oui, mais aussi nous gagnons quelque chose,
Dit la jeune Eve, et son souris propose
Le don d'amour. Prompt à se résigner,
Entre ses bras l'heureux Adam la presse,
Brûle, jouit, et, dans sa folle ivresse,
Il répétait : perdre ainsi, c'est gagner.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

LE VOYAGE
DE CÉLINE,
CONTE EN VERS.

LE VOYAGE

DE CÉLINE.

« La nuit s'écoule, et vainement
J'attends l'ingrat qui me délaisse.
Quelle froideur dans un amant!
Quel outrage pour ma tendresse!
Hélas! l'hymen fit mon malheur;
Libre enfin, jeune encore et belle,
J'aimai, je connus le bonheur;
Et voilà Dorval infidèle!
Chez un peuple sensible et bon,
Si noble et si galant, dit on,
Combien les femmes sont à plaindre!
L'hymen, l'amour, l'opinion,
Les lois même, il leur faut tout craindre
Trop heureux ce monde lointain,
Fidèle encore à la nature,
Où l'amour est sans imposture,

Sans froideur, sans trouble et sans fin ! »
Pendant cette plainte chagrine,
Du jour tombe le vêtement,
Et sur le duvet tristement
Se penche la jeune Céline,
Un propice habitant du ciel,
Connu de la Grèce païenne,
Une substance aérienne
Que là-haut on nomme Morphel,
Descend, l'emporte, et la dépose
Dans ce désert si bien chanté,
Sur ces joncs si fameux qu'arrose
Le Mississipi tant vanté.
Des vrais amours c'est le théâtre.
Heureuse Céline ! En marchant,
La ronce et le caillou tranchant
Ensanglantent tes pieds d'albâtre;
Mais ils sont vierges ces cailloux,
Vierges ces ronces; quel délice !
Vierge encore est ce précipice :
Pourquoi fuir un danger si doux ?
Dans ce moment vers notre belle

Un homme accourt; noir, sale, et nu,
Debout il reste devant elle,
Et regarde: cet inconnu
Est un sauvage véritable,
Étranger aux grands sentimens,
Bien indigène, et peu semblable
Aux sauvages de nos romans.
« Je t'épouse, mais rien ne presse;
En attendant, prend sur ton dos
Ces outils, ces pieux et ces peaux;
Double ta force et ton adresse,
Au pied de ce coteau lointain
Cours vîte, choisis bien la place,
Et bâtis ma hutte; demain
Je te rejoins, et de ma chasse
Pour moi tu feras un festin:
Je pourrai t'en livrer les restes
Bon soir; bannis cet air chagrin,
Et relève ces yeux modestes:
Tu le vois, ton maître est humain.
Q'en dites-vous, jeune Céline?
Rien, elle pleure, et de Morphel

Fort à propos l'aile divine
L'emporte sous un autre ciel.
La voilà planant sur les îles
De ce pacifique océan,
Qui ne l'est plus, quand l'ouragan
Vient fondre sur les flots tranquilles,
Ce qu'il fait souvent, comme ailleurs.
De vingt peuplades solitaires
Elle observe les lois, les mœurs,
Et sur-tout les galans mystères;
Mystères? non pas; leur amour
A la nuit préfère le jour.
Céline, en détournant la vue:
« L'innocence est aussi trop nue,
Trop cynique; ces bonnes gens,
Moins naturels, seraient plus sages.
A l'amour quels tristes hommages!
Les malheureux n'ont que des sens.
Quoi! jamais de jalouses craintes?
Jamais de refus ni de plaintes?
Point d'obstacles, point d'importuns?
La rose est ici sans piqûre,

Mais sans couleur et sans parfums.
Un peu d'art sied à la nature;
Oui, sur l'étoffe de l'amour
Elle permet la broderie.
Adieu donc, adieu sans retour
A toute la sauvagerie,
Bonne dans les romans du jour. »
Hélas! elle n'en est pas quitte,
Et se trouve, non sans regrets,
Parmi les nouveaux Zélandais.
La peuplade qu'elle visite
D'une zagaie arme sa main,
Y joint une hache pesante
Et marche fière et menaçante
Contre le repaire voisin.
Femmes, enfans, et leurs chiens même,
Tout combat, l'ardeur est extrême,
Chez Céline extrême la peur.
Les siens sont battus; le vainqueur
Saisit sa belle et douce proie:
Il touche, en grimaçant de joie,
La jambe, les mains et les bras;

Il touche aussi la gorge nue,
Et dit : « Elle est jeune et douce ;
Pour nous quel bonheur, quel repas ! »
Elle frémit, et sur sa tête
Ses cheveux se dressent ; Morphel
Dérange ce festin cruel ;
En Chine elle fuit et s'arrête.
Près d'elle passe un Mandarin,
Qui la voit, l'emmène et l'épouse.
Il n'aimait pas ; mais dans Pékin
L'indifférence est très jalouse.
Céline d'un brillant palais
Devient la reine ; hélas ! que faire,
Dans un grand palais solitaire,
D'une royauté sans sujets ?
D'honneurs lointains on l'environne,
A ses beaux yeux à peine on donne
Du jour quelques faibles rayons,
Et dans le fer on emprisonne
La blancheur de ses pieds mignons.
L'époux du moins est-il fidèle ?
Touche-t-il à ce doux trésor,

Et sait-il que sa femme est belle?
Point; il achète au poids de l'or
Une guenon, et pis encor.
Bon Morphel, hâtez-vous; Céline
Jamais n'habitera la Chine.
Il est sans doute moins jaloux,
Et plus brave il sera plus doux,
Le fier et vagabond Tartare,
Vainqueur des Chinois si rusés,
Si nombreux, et nommé barbare
Par ces fripons civilisés.
D'une cabane solitaire
S'approche la belle étrangère;
Elle entre; quoi? point d'habitans?
Vient un jeune homme; en trois instans
Elle est amante, épouse, mère:
En voyage on abrège tout.
Plaignons cette mère nouvelle.
« Du ménage le soin t'appelle,
Dit son Tartare; allons, debout! »
Elle se lève, il prend sa place,
Hume le julep efficace,

Avale un bouillon succulent,
Puis un autre, craint la froidure,
Dans les replis d'une fourrure
S'enfonce, parle d'un ton lent,
Tient sur sa poitrine velue,
Et berce dans sa large main
L'enfant que sa mère éperdue
Abandonne et reprend soudain,
Reçoit la bruyante visite
De l'ami qui le félicite,
Des parens et des alentours,
Et pendant tous ces longs discours,
La jeune épouse qu'on délaisse
S'occupe, malgré sa faiblesse,
De l'accouché qui boit toujours.
« A ce sot usage, dit-elle,
Il faudra bien s'accoutumer.
Mon époux du reste est fidèle,
Point négligent; on peut l'aimer. »
Tout en aimant, dans leur chaumière
Leur bienveillance hospitalière
Admet un soir deux voyageurs,

L'un vieux, l'autre jeune : on devine
Qu'avec grace et gaîté Céline
Du soupé leur fait les honneurs.
Sa curiosité naïve
Les écoute et devient plus vive.
Mais pendant les récits divers,
Sur leurs yeux les pavots descendent,
Et séparément ils s'étendent
Sur des joncs de peaux recouverts.
La Tartarie est peu jalouse.
« Va, dit-elle à la jeune épouse ;
Offre tes attraits au plus vieux.
—Y pensez-vous ?—Un rien t'étonne.
Va, l'hospitalité l'ordonne.
—Vous y consentez ? Je fais mieux,
Je l'exige.—Mais il faut plaire,
Pour être aimé ; sans le desir,
Comment peut naître le plaisir ?
Je n'en ai point.—Tant pis, ma chère ;
Il en aura, lui, je l'espère.
S'il n'en avait pas ! sur mon front
Quel injuste et cruel affront ! »

Elle obéit, non sans scrupule,
Et revient un moment après.
« Déjà? dit l'époux; tes attraits.....
—Votre coutume est ridicule,
Et vous en êtes pour vos frais.
—L'insolent!—S'il paraît coupable,
Son âge est une excuse.—Non.
—La fatigue....—Belle raison!
—Cependant le sommeil l'accable.
—J'y mettrai bon ordre; un bâton! »
A grands coups il frappe, réveille,
Chasse, poursuit le voyageur,
Et venge son étrange honneur.
Puis il dit: « L'autre aussi sommeille;
Mais avant tout il voudra bien
Faire son devoir et le mien.
Va.—Peux-tu...—Point de remontrance.
J'ai cru qu'on savait vivre en France. »
Tout s'apprend; à vivre elle apprit.
L'étranger poursuit son voyage;
A sa femme docile et sage
Le mari satisfait sourit,

Et dit d'une voix amicale :
« Écoute ; la foi conjugale
A l'usage doit obéir ;
Mais à présent il faut, ma chère,
Expier ta nuit, et subir
Une pénitence légère. »
Le houx piquant arme sa main ;
Son épouse répand des larmes,
Et les larmes coulaient en vain ;
Aux fouets Morphel soustrait ses charmes.
Voici l'Inde ; spectacle affreux !
Que veulent ces coquins de Brames
D'un bûcher excitant les flammes,
Et ce peuple abruti par eux ?
« La victime est jeune et jolie,
Répète Céline attendrie ;
Je la plains, et l'usage a tort.
On doit pleurer un mari mort,
Et sans lui, détester la vie ;
Mais le suivre ? c'est par trop fort. »
Vers Ceilan l'orage la pousse.
La loi dans cette isle est très douce,

Et deux maris y sont permis.
Céline plaît à deux amis.
Entre eux ils disent : « Femme entière
Pour chacun de nous est trop chère ;
Partageons ; à son entretien
Alors suffira notre bien.
Si l'épouse est active et sage,
Les soins, les comptes du ménage,
Par elle seront mieux réglés :
Les garçons toujours sont volés. »
Que fait Céline ? Une folie.
Mais l'amour jamais en Asie
Ne se file ; point de délais ;
Et voilà nos deux Chingulais
Mariés par économie.
La beauté par-tout a des droits :
Pour Céline le premier mois
Fut neuf et vraiment admirable,
Le second seulement passable,
Le troisième assez misérable,
Le quatrième insupportable.
« J'aurais dû prévoir ces dégoûts,

Dit-elle ; quel sot mariage!
L'homme qui consent au partage
N'est point amant, pas même époux.
Au public je parais heureuse :
J'ai de beaux schalls, un bel écrin,
Et dans mon léger palanquin
Je sors brillante et radieuse ;
Je suis maîtresse à la maison,
Mais toujours seule : ma raison
Sait juger les lois politiques,
Et les abus enracinés ;
Dans les états bien gouvernés,
Il n'est point de filles publiques. »
Passons lui cet arrêt léger,
Ne fût-ce que pour abréger.
Jeune femme que l'on offense
Trouve aisément à se venger ;
Mais quoique juste, la vengeance
Pour elle n'est pas sans danger.
Chez leur épouse avec mystère
Les deux amis entrent un soir.
Que veulent-ils? Le froid devoir

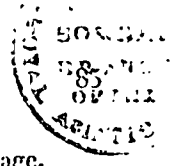
A la beauté pourrait il plaire?
Au devoir ils ne pensent guère.
A quoi donc? Vous l'allez savoir.
L'un d'opium tient un plein verre,
L'autre un lacet; il faut choisir.
Non, répond-elle, il faut partir.
Elle part, vole, voit l'Afrique,
Passe le brûlant équateur,
Et chez un peuple pacifique
Trouve l'amour et le bonheur.
Est-il de bonheur sans nuage?
Son amant l'observe de près,
Il craint, et fidèle à l'usage,
Il s'adresse à l'aréopage,
Composé de vieillards discrets.
En pompe on vient prendre Céline,
Et dans le temple on la conduit.
Blanche et triste y sera sa nuit:
De l'inconstance féminine
L'ange correcteur descendra,
Et Céline s'en souviendra.
En effet, il vient; notre belle,

Tombant sous sa robuste main,
Frissonne, et la verge cruelle
Va punir un crime incertain:
Du pays c'est l'usage étrange.
Mais par un miracle imprévu,
Un éclat soudain répandu
Remplit le temple; voilà l'ange
Qui s'échappe sans dire un mot;
Et Céline crie aussitôt:
« Quoi? c'est mon amant? Quel outrage!
Quelle ruse! Quoique sauvage,
Ma foi, ce peuple n'est point sot. »
Fuyez, le danger peut renaître.
On parle d'un peuple voisin;
Chez ce peuple la loi peut-être
Vous accorde un plus doux destin:
Il faut tout voir et tout connaître.
Elle arrive, et sourit d'abord.
Point de princes, mais des princesses
Dont les refus ou les caresses
De leurs époux règlent le sort.
L'époux n'a qu'un mince partage.

De sa femme empruntant l'éclat,
Prince sans cour et sans éclat,
Il plaît, c'est son seul apanage;
Amour éternel et soumis,
C'est sa dette; de par l'usage,
A l'épouse tout est permis,
A l'époux rien; veillé par elle,
S'il s'avise d'être infidèle,
Le voilà déprincipisé,
Battu, proscrit et méprisé.
Vous soupirez, belle Céline?
Qu'avez-vous donc? Je le devine.
Il faut un trône à la beauté;
Qu'elle règne, c'est son partage;
Mais ce principe clair et sage,
Par les poètes adopté,
Et dans les chansons répété,
N'a point encor changé l'usage:
L'usage est un vieil entêté.
« Ce pays, si j'étais princesse,
Dit Céline, me plairait fort;
Mais des autres femmes le sort,

Comme ailleurs, m'afflige et me blesse.
Que je hais la loi du plus fort! »
Si la force, frondeuse aimable,
Est par fois injuste pour vous,
La loi du plus faible, entre nous,
Serait-elle bien équitable?
Sur ce point on disputera,
Et jamais on ne s'entendra.
Femme jolie est difficile.
Morphel, toujours preste et docile,
La transporte plus loin, plus près,
Je ne sais où: dans cet asile
Ses vœux seront-ils satisfaits?
Un peuple immense l'environne;
D'or et de myrte on la couronne;
Avec pompe sur un autel
Un groupe amoureux la dépose;
A ses pieds qui foulent la rose
On brûle un encens solennel;
Les hymnes montent jusqu'au ciel:
« Jadis dans ses plus beaux ouvrages
L'homme adora le Créateur;

Mais du jour l'astre bienfaiteur
Avait-il droit à tant d'hommages?
Femmes, nos vœux reconnaissans
Réparent cette longue injure;
Doux chef-d'œuvre de la nature,
Reçois notre éternel encens. »
« Messieurs, dit elle, quel prodige!
Chez les plus forts tant de raison,
Tant de justice! Mais où suis-je?
De ce pays quel est le nom? »
Une voix lui répond : Princesse,
Reine, impératrice, déesse,
Régnez sur un peuple d'amans.
Pour les hommes sont la tristesse,
L'espoir timide, les tourmens,
La folle et jalouse tendresse,
Et l'esclave des sermens;
Pour vous toujours nouvelle ivresse,
Toujours nouveaux enchantemens,
Mêmes attraits, même jeunesse;
Et les plaisirs pour votre altesse
En jours changeront leurs momens :



Elle est au pays des romans. »
Tout disparaît, et c'est dommage.
Cet épisode du voyage
Coûte à Céline quelques pleurs.
Pour la distraire, au loin son guide
La promène d'un vol rapide.
Dans un bois d'orangers en fleurs,
Qu'un vent doux rafraîchit sans cesse,
Elle entre, et dit: « Lieux enchanteurs,
Où sont vos heureux possesseurs? »
Passent un Caffre et sa maîtresse.
Quelle maîtresse! Pour cheveux,
L'épaisseur d'une courte laine;
Pour habit, des signes nombreux
Imprimés sur la peau d'ébène;
Le front et le nez applatis,
Des deux lèvres la boursoufflure,
Bouche grande et les yeux petits,
Un sein flottant sur la ceinture,
Bref, le fumet de la nature,
Et ses gestes trop ingénus;
Chez les Caffres telle est Vénus.

L'orgueil est par fois raisonnable :
Céline donc de sa beauté
Prévoit l'effet inévitable,
Et craint un viol effronté.
Touchantes, mais vaines alarmes !
A l'aspect de ces nouveaux charmes,
L'Africain recule surpris,
De la surprise passe aux ris,
Et dit : « O l'étrange figure !
D'où vient cette caricature ?
Ils sont plaisans ces cheveux blonds,
Flottant presque jusqu'aux talons.
Quelle bouche ! on la voit à peine.
Jamais sein, chez l'espèce humaine,
D'une orange eût-il la rondeur ?
Vive une molle négligence !
Des yeux bleus ! Quelle extravagance !
Blanche et rose ? Quelle fadeur !
Va, guenon, cache ta laideur. »
Céline, étouffant de colère,
S'enfuit et ne pouvait mieux faire.
« Ce pays, malgré son beau ciel,

Malgré son printems éternel,
De tous est le moins habitable. »
Elle dit : l'ange secourable
De ces mots devine le sens ;
Il l'enlève, et tandis qu'il vole,
Par quelques grains d'un doux encens
Sa bienveillance la console.
Céline moins timide alors
Regarde son guide, soupire,
Et son trouble en vain semble dire :
Pourquoi n'avez-vous pas un corps ?
Dans les plaines de la Syrie,
Enfin la dépose Morphel.
Par-tout on rencontre Israël ;
Israël la trouve jolie,
La mène au marché de Damas,
Et met en vente ses appas.
Auricz-vous donc un prix, Céline ?
Un gros Turc arrive en fumant,
De la tête aux pieds l'examine,
Toujours fume, et dit froidement,
Est-elle vierge ?—Non, Française.

—Combien! —Mille piastres.—Ah, juif!
—Grace et gentillesse.—Fadaise.
Le regard doux et fin.—Trof vif.
J'aimerais mieux une maîtresse
D'esprit et de corps plus épaisse.
Mais passons sur ce dernier point :
Du repos, un mois d'épinettes,
Et de beaume force boulettes,
Doubleront ce mince embonpoint.
Trois cents piastres.—Par le prophète,
Je suis des juifs le plus honnête,
Et je veux au fond des enfers
Tomber vivant...—Point de blasphême,
Adieu.—Cinq cents?—Trois cents, et même
—Allons, prenez-la; mais j'y perds. »
L'autre paye, à regret peut-être,
Et lentement s'éloigne; en maître
A sa porte il frappe trois coups :
Aussitôt se meuvent et crient
Serrures, barres et verroux.
Pauvre Céline, où tombez-vous!
Trois rivales? elles sourient;

Mais de dépit, et le courroux
S'allume dans leurs yeux jaloux.
L'injure peut-être allait suivre ;
Le Mustapha, sans s'émouvoir,
D'un mot les rend à leur devoir :
« Paix et concorde, ou je vous livre
Aux fouets du vieil eunuque noir. »
En vain leur fierté mécontente
Fit valoir ses droits au mouchoir ;
Il fallut à la débutante
Céder le rôle et le boudoir.
Point de premier acte en Turquie ;
La Française y tenait un peu ;
Le Musulman siffle son jeu,
Et se fâche ; la comédie
Devient drame, et puis tragédie.
Céline donc, pour dénoûment,
Prend un stylet de diamant,
Le laisse échapper, le relève,
S'éveille avant le coup fatal,
Et s'écrie : « Ah ! c'est toi, Dorval ?
Après je te dirai mon rêve. »

Malgré quelques légers dégoûts,
Mesdames, demeurez en France.
Le pays de la tolérance
Est-il sans agrémens pour vous?
Trop souvent un épais nuage
Obscurcit le ciel des amours,
Et sur l'hymen gronde l'orage;
Mais si vous donnez les beaux jours,
Convenez-en, presque toujours
Les tempêtes sont votre ouvrage:
Quelle imprévoyance, et par fois
Quelle erreur dans vos premiers choix!
L'ennui peut paraître incommode:
Le mot de mœurs est à la mode,
La moralité vous poursuit;
En prose, en vers, même en musique,
Sans goût, sans cause, on vous critique,
Sans fin, sans trêve, on vous instruit;
Maint vieux libertin émérite,
Maint petit rimeur hypocrite,
Maint abonné dans maint journal,
De vos plaisirs, de vos parures,

De vos talens, de vos lectures,
Se fait contrôleur général :
Eh bien ! à tout cela quel mal ?
De vous ces gens n'approchent guère,
Et vous ne lisez pas, j'espère,
Un sot qui croit être moral.
Cessez donc vos plaintes, Mesdames.
L'infaillible Église jadis
A vos corps si bien arrondis
Durement refusa des ames ;
De ce Concile injurieux
Subsiste encor l'arrêt suprême ;
Qu'importe? Vous charmez les yeux,
Le cœur, les sens, et l'esprit même ;
Des ames ne feraient pas mieux.

ISNEL

ET ASLÉGA,

POÈME EN QUATRE CHANTS,

IMITÉ DU SCANDINAVE.

ISNEL ET ASLÉGA,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Le noble Egill, ce roi de l'harmonie,
Dont la valeur égala le génie,
Long-tems pressé par de jeunes héros,
Cède à regret, et leur parle en ces mots :
Braves guerriers, qui poursuivez la gloire,
Pourquoi d'Egill troubler le long repos,
Et l'inviter à des hymnes nouveaux ?
Des tems passés le Scalde est la mémoire ;
Mais sous les ans je succombe, et ma voix
Ressemble au vent qui survit à l'orage ;
Son souffle à peine incline le feuillage,
Et son murmure expire au fond des bois.
De vos aïeux, qu'admira mon enfance,
Le souvenir occupe mon silence.

Plus fiers que vous, ils affrontaient les mers.
Leur pied foula ces rivages déserts.
Loyez les yeux, voyez sur ces collines
Ces murs détruits, ces pendantes ruines,
Et ces tombeaux que la ronce a couverts.
Un seul, formé de pierres entassées,
Fut par mes mains élevé : jour fatal !
Ami d'Egill, digne fils d'Ingisfal,
Sur toi toujours s'arrêtent mes pensées.
Vaillant Isnel, sous la tombe tu dors
Près d'Asléga : couple sensible et tendre,
Contre l'oubli je saurai vous défendre,
Et l'avenir entendra mes accords.

Isnel un jour dit à sa jeune amie :
« Chère Asléga, fille de la beauté,
Ton regard seul a mon cœur attristé
Rend le bonheur ; ta présence est ma vie :
Mais ton amant sera-t-il ton époux ?
Malgré nos vœux, quel obstacle entre nous
Dans un palais où brille la richesse
Ton heureux père élève ta jeunesse,

Et chaque jour des messages nouveaux
A ses festins invitent les héros.
Du mien, hélas! je n'eus pour héritage
Qu'un toit de chaume, un glaive, et son courage.
Par des exploits il faut te mériter.
Quoi! tes beaux yeux se remplissent de larmes!
Chère Asléga, tremble de m'arrêter.
Mes compagnons ont équisé leurs armes;
Impatiens, avides de dangers,
Ainsi que moi, sur des bords étrangers
Ils vont chercher la gloire et les richesses.
Au fond du cœur j'emporte tes promesses,
Et sous la tombe elles suivront Isnel:
Mais quelquefois dans une longue absence
L'espoir s'éteint; qu'un gage mutuel
De ton amant confirme l'espérance;
Que tes cheveux, sur mon casque attachés,
Dans les périls soutiennent ma vaillance,
Et que les miens, garans de ma constance,
Soient quelquefois par tes lèvres touchés.»

Elle approuva cet imprudent échange,

Et d'un baiser y joignant la douceur,
Elle rougit d'amour et de pudeur.
Isnel s'éloigne : autour de lui se range
De ses guerriers la brillante phalange ;
Tous à grands cris appellent les combats,
Et leurs regards promettent le trépas.
Leur jeune chef à leur tête se place,
Et par ces mots enflamme leur audace :

« Braves amis, nos pères ont vaincu ;
De leur acier l'éclair a disparu :
Brillons comme eux au milieu du carnage.
Leur front jamais n'a connu la pâleur ;
Jamais la mort n'étonna leur courage ;
Ils l'insultaient par un souris moqueur.
La craindrez-vous ? le faible qui l'évite,
Par la frayeur à demi désarmé,
D'un coup plus sûr est persé dans sa fuite,
Pour lui d'Odin le palais est fermé ;
Du Valhalla les charmantes déesses
Ne versent point au lâche l'hydromel.
Quels droits a-t-il au banquet solennel ?

Du froid Niflheim les ténèbres épaisses
Engloutiront l'esclave de la peur
Qui recula dans le champ de l'honneur.
Marchons, amis; le brave doit me suivre,
Le brave seul : si la mort nous surprend,
Du Valhalla le festin nous attend;
Mourir ainsi, c'est commencer à vivre. »

A ce héros j'attachai mon destin.
Je parcourus la vaste Biarmie,
La riche Uplande, et ma robuste main
D'un noble sang fut quelquefois rougie.
Le nom d'Isnel répandait la terreur,
Et l'étranger à ce nom tremble encore;
Un incendie avec moins de fureur
Court et s'étend sur les champs qu'il dévore.
Mais des combats la sanglante rigueur
A la pitié ne fermait point son cœur.
Avec la mort son bras allait descendre
Sur un guerrier qu'il avait terrassé;
Ce guerrier dit: « Malheureuse Ingelsé,
Sur le chemin pourquoi viens-tu m'attendre?

Tes yeux en pleurs me cherchent vainement;
En vain tes pieds parcourent le rivage;
Plus de retour; sur ce lit de carnage
Un long sommeil retiendra ton amant.»
Isnel s'arrête; à cette voix touchante,
Le souvenir de sa maîtresse absente
S'est réveillé dans son cœur attendri,
Et le pardon termine sa menace:
Sur le rocher telle se fond la glace
Que vient frapper le rayon du midi.

Dans les momens où le cri de la guerre
N'éveillait plus sa bouillante valeur,
L'amour charmait son repos solitaire;
Sa voix alors chantait avec douceur:

« Belle Asléga, quand l'aube matinale
Lève sa tête au milieu des brouillards,
Sur tes cheveux j'attache mes regards.
Lorsque du jour la tranquille rivale
Jette sur nous son voile ténébreux,
Chère Asléga, je baise tes cheveux.»

« Un roi m'a dit : Ma fille doit te plaire ;
De nos climats sa beauté fait l'orgueil,
Sa flèche atteint le timide chevreuil,
Sa lyre est douce, et sa voix est légère ;
De ses amans sois le rival heureux.
Mais d'Asléga j'ai baisé les cheveux. »

« J'ai vu Rismé : d'une gorge arrondie
Ses cheveux noirs relèvent la blancheur ;
D'un frais bouton sa bouche a la couleur ;
Ses longs soupirs et sa mélancolie
Parlent d'amour ; l'amour est dans ses yeux.
Mais d'Asléga j'ai baisé les cheveux. »

« Je sommeillais : une fille charmante
Sur mon chevet se penche avec douceur ;
Sa pure haleine est celle de la fleur :
Jeune étranger, c'est moi, c'est une amante
Qui de son cœur t'offre les premiers feux.
Mais d'Asléga je baisai les cheveux. »

Pendant neuf mois sur des rives lointaines

02613 9.

Il promena son glaive destructeur;
De l'océan les orageuses plaines
Ne firent point reculer sa valeur.
Les rois tremblans l'invitaient à ses fêtes,
Et leurs trésors achetaient son oubli.
De ses succès son cœur enorgueilli
Se proposait de nouvelles conquêtes.
Un soir assis près d'un chêne enflammé,
Il me disait : « Ami de mon enfance,
Roi des concerts, pourquoi ce long silence?
Parle, retrace à mon esprit charmé
Des tems passés les nobles avantures.
Le nom d'Olbrown que tout bas tu murmures
Pour mon oreille est encore nouveau ».
—« A quelques pas s'élève son tombeau,
Lui dis-je; il dort auprès de son amie.
Dans les forêts qui couvrent la Scanie
Par son adresse Olbrown était connu:
Vingt fois de l'ours à ses pieds abattu
Son bras nerveux sut dompter la furie;
Frappé par lui d'un trait inattendu,
Vingt fois des cieux l'aigle tomba sans vie.

Dans l'âge heureux d'aimer et d'être aimé,
Aux doux desirs son cœur long-tems fermé
De la beauté méconnaissait l'empire :
Il voit Rusla, se détourne, et soupire.
A ses genoux il portait chaque jour
D'un sanglier la hure menaçante,
Et d'un chevreuil la dépouille sanglante.
Il méritait, il obtint son amour.
A mes regards tu seras toujours belle,
Répète Olbrown ; un sourire charmant
Dit que Rusla sera toujours fidelle ;
Et pour sceller cette union nouvelle,
Chacun toucha la Pierre du *Serment*. »

« La nuit descend ; l'étoile pacifique
S'assied au nord sur un lit de frimas.
Près d'un torrent qui roule avec fracas
Ses flots bourbeux, s'élève un toit rustique ;
De vieux sapins le couvrent de leurs bras :
C'est-là qu'Olbrown a dirigé ses pas.
Trois fois il frappe, et trois fois il écoute
Si l'on répond à ses vœux empressés.

Il n'entend rien, et dit : Ses yeux lassés
Aux doux sommeil ont succombé sans doute.
Il frappe encore, et soudain il ajoute:
« Belle Rusla, c'est moi, c'est ton amant
Qui vient chercher le prix de sa tendresse.
Quoi ! du sommeil est-ce là le moment ?
Réveille-toi, Rusla, tiens ta promesse,
Ne tarde plus : un vent impétueux,
Un vent glacé siffle dans mes cheveux ;
Sous un ciel pur l'étoile scintillante
Du froid naissant atteste la rigueur ;
Ne tarde plus, et que ma voix tremblante,
Belle Rusla, passe jusqu'à ton cœur. »

« Un long soupir échappé de sa bouche
Suivit ces mots : il frappe, et cette fois
La porte cède à la main qui la touche.
De la pudeur il ménagea les droits.
Rusla honteuse a voilé son visage ;
Elle rougit de ses premiers desirs,
Elle rougit de ses premiers plaisirs.
Son jeune sein du cygne offre l'image,

Quand sur un lac balancé mollement
Il suit des flots le léger mouvement.
Dans sa tendresse elle est timide et douce;
Tantôt ses bras entourent son amant,
Tantôt sa main faiblement le repousse;
Et son bonheur fut un enchantement.
Il dura peu; la trompette éclatante
Le lendemain rappela les guerriers.
Rusla frémit, et sa voix gémissante
Maudit en vain les combats meurtriers.
Olbrown y court. Seule avec sa tristesse
Vécut alors l'inquiète Rusla.
De noirs pensers affligeaient sa tendresse.
Combien de fois de pleurs elle mouilla
Ce lit témoin de sa première ivresse!
Combien de fois sa plaintive douleur
Redit ces mots échappés à son cœur!

« Dans les combats ne sois point téméraire;
Crains d'exposer une tête si chère,
Crains pour mes jours, et du guerrier puissant
Ne brave point le glaive menaçant.

Mais il te cherche au milieu du carnage;
Tu l'attendras, je connais ton courage,
Tu l'attendras; que de pleurs vont couler!
Le trépas seul pourra me consoler. »

« Jeune héros, des amans le modèle,
Dans le sentier où la gloire t'appelle
Tes premiers pas rencontrent le tombeau.
Astre charmant, astre doux et nouveau,
Tu n'as pas lui long-tems sur la colline;
De ton lever que ta chûte est voisine!
Tu disparais; que de pleurs vont couler!
Le trépas seul pourra me consoler. »

« A chaque instant inquiète, éperdue,
Sur un rocher que la mousse a couvert
Elle s'assied, et du vallon désert
Ses yeux en vain parcourent l'étendue.
Si tout-à-coup sur le chemin poudreux
Le vent élève une épaisse poussière,
Son cœur palpite, elle craint, elle espère,
Sa bouche au ciel adresse mille vœux,

Et le plaisir brille sur son visage
Comme l'éclair qui sillonne un nuage.
Le vent s'appaise, elle voit son erreur,
Baisse les yeux, se plaint de son martyre,
Laisse échapper une larme, soupire,
Et du rocher descend avec lenteur. »

« Après six mois un sinistre murmure,
Un bruit perfide et trop accrédité,
Peignit Olbrown victorieux, parjure,
Sur d'autres bords par l'hymen arrêté. »

« Par le trépas si l'on perd ce qu'on aime,
On croit tout perdre ; un voile de douleurs
S'étend sur nous ; le chagrin est extrême
Et cependant il n'est pas sans douceurs,
Mais regretter un objet infidèle,
Pleurer sa vie, et rougir de nos pleurs !
C'est pour l'amour le plus grand des malheurs.
Belle Rusla, cette atteinte cruelle
Perça ton ame, et depuis ce moment
Vers le tombeau tu marchas lentement. »

Dans les ennuis se flétrirent ses charmes;
Ses yeux éteints ne trouvaient plus de larmes.
« O toi qu'ici rappellent mes soupirs,
Dit-elle enfin, ô toi qui m'as trahie,
Que le remords n'attriste point ta vie!
Tandis qu'ailleurs tu trouves des plaisirs,
Moi, je succombe à ma douleur mortelle;
D'un long sommeil je m'endors en ces lieux;
Et le rayon de l'aurore nouvelle,
Sans les ouvrir tombera sur mes yeux. »

« L'infortuné qui ne pouvait l'entendre
Quittait alors les rivages lointains:
Il espérait, toujours fidèle et tendre,
Avec l'amour couler des jours sereins.
« Rusla, mon cœur a gardé ton image;
Ton nom sacré, dans l'horreur des combats,
A fait ma force; et bientôt dans tes bras
Je recevrai le prix de mon courage. »
Disant ces mots, d'un pas précipité
Il traversait la plaine et le village.
Un doux espoir brille sur son visage.

Il voit enfin cet asile écarté,
Ce simple toit qu'il croyait habité;
Mais à l'entour règne un profond silence.
Il entre, il cherche, et cherche vainement:
Que fera-t-il? inquiet, il balance,
Et sur le seuil il s'arrête un moment.
Déja son air devient rêveur et sombre.
A quelques pas, sur le bord d'un ruisseau,
Ses yeux enfin découvrent un tombeau
Qu'un chêne épais protégeait de son ombre.
A cet aspect de crainte il recula.
D'un pied tremblant sur l'aride bruyère
Il marche, approche, et, penché sur la pierre,
Il lit: Tombeau de la jeune Rusla. »

Isnel écoute, et son ame se trouble;
A chaque mot sa tristesse redouble;
Mille pensers tourmentaient son esprit.
Mais le sommeil sur ses yeux descendit,
Et dans un songe il vit sa bien-aimée
Pâle, mourante, et d'ennuis consumée.
Le lendemain il dit à ses héros:

« Amis, la gloire a suivi nos drapeaux,
Et nos succès passent notre espérance ;
Arrêtons-nous, et que notre imprudence
Ne risque point le fruit de nos travaux. »

Avec transport les guerriers obéissent.
Au champ natal ils retournent joyeux ;
Et, déposant l'acier victorieux,
Devant l'amour leurs courages fléchissent.
Alors pour moi commença le bonheur ;
Chère Aïna, des belles la plus belle,
A mes regrets je suis encor fidèle,
Et ton image est toujours dans mon cœur.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Egill pleurait; pour consoler ses larmes,
Chacun redit cet hymne des amours
Où d'Aïna lui-même en ses beaux jours
A consacré les vertus et les charmes.
Ce chant heureux par degrés éclaircit
Son front chargé d'une sombre tristesse:
En souriant, il reprend son récit,
Et des héros il instruit la jeunesse.

C'est Isnel seul que cherchent tous les yeux.
Il se dérobe à ses soins curieux;
De sa maîtresse il aborde le père,
Et d'une voix ensemble douce et fière
Par ce discours il explique ses vœux:

« La pauvreté fut mon seul héritage,

Et du besoin j'ai senti la rigueur ;
Mais des trésors ont payé mon courage,
Et d'Asléga je mérite le cœur. »

« Trente guerriers avaient juré ma perte,
Et contre moi dirigeaient leur fureur ;
Mais de leur sang la bruyère est couverte,
Et d'Asléga je mérite le cœur. »

« Souvent la foudre éclata sur ma tête ;
Le front levé, je l'attendais sans peur,
Et je criais au dieu de la tempête :
Vois, d'Asléga je mérite le cœur. »

« Sous mon vaisseau que fracassait l'orage
J'ai vu des mers s'ouvrir la profondeur ;
Mais je sifflais à l'aspect du naufrage,
Et d'Asléga je méritais le cœur. »

« D'un roi puissant j'arrachai la couronne ;
Il la laissait aux pieds de son vainqueur ;
Règne, lui dis-je, Asléga te pardonne.

Belle Asléga, j'ai mérité ton cœur.»
« Vaillant Isnel, ta demande est tardive,
Dit le vieillard; ma fille pour jamais
Du brave Éric habite le palais.
—Que m'apprends-tu? quoi! ta fille captive
Est au pouvoir d'un lâche ravisseur?
—A l'hymen seul Éric doit son bonheur.
—Elle aurait pu....dieux! quel hymen pour elle,
Et quel bonheur! d'Éric l'ame est cruelle,
Les noirs soupçons y renaissent toujours;
Son œil est faux; l'injure ouvre sa bouche;
Ses longs sourcils, son air dur et farouche,
Sa voix sinistre, effrayaient les amours.
—Mon amitié protégea son enfance;
Dans son palais il fixe l'abondance;
Trois cents guerriers à ses ordres soumis
Lèvent leurs bras contre ses ennemis.
Qu'un autre hymen, Isnel, te dédommage;
Mille beautés appellent ton hommage.»
A ce discours une sombre douleur
Charge son front, et passe dans son cœur.
Long-tems il marche, errant et solitaire:

Dans le vallon, sur les coteaux voisins,
Sans but il court, et la sèche bruyère
Retentissait sous ses pieds incertains.
Ce n'était plus cette voix douce et tendre
Qui de l'amour exprime le tourment;
Son désespoir murmure tristement
Des mots sans suite, et l'on croyait entendre
Des flots lointains le sourd mugissement.
Puis il s'arrête; appuyé sur sa lance,
Morne et terrible, il garde le silence,
Et sur la terre il fixe ses regards;
Les vents sifflaient dans ses cheveux épars.
Tel un rocher qu'assiègent les nuages,
Triste, s'élève au milieu des déserts;
Ses flancs noircis repoussent les éclairs,
Et de son front descendent les orages.
Il nomme Éric; à ce nom détesté
Son œil s'enflamme, et sa main d'elle-même
Saisit le fer qui brille à son côté.
Il nomme aussi l'infidelle qu'il aime,
Et des soupirs s'échappent de son sein,
Et quelques pleurs soulagent son chagrin.

Dans les ennuis d'un hymen qu'elle abhorre,
Son Asléga, plus malheureuse encore,
Gémit aussi, répand aussi des pleurs,
Et dans ses mots exhale ses douleurs :

« Pardonne, Isnel ; un père inexorable
Donna ma main sans écouter mon cœur.
Ils sont passés les jours de mon bonheur ;
Ils sont passés, et le chagrin m'accable.
Console-toi ; seule je dois souffrir,
T'aimer encor, te pleurer, et mourir. »

« Pardonne, hélas ! quand la rose nouvelle
De son calice échappe en rougissant,
Elle demande un souffle caressant :
Si tout-à-coup l'ouragan fond sur elle,
A peine éclose on la voit se flétrir,
Languissamment se pencher, et mourir. »

« Pardonne, Isnel : sur l'arbre solitaire
Une colombe attendait son ami ;
Sa douce voix se plaignait à demi

Un aigle étend sa redoutable serre:
Faible, sous l'ongle on la voit tressaillir,
Aimer encor, palpiter, et mourir.»

Disant ces mots, de la tour élevée
Où la retient un époux odieux,
Sur le vallon elle porte les yeux.
Mais du soleil la course est achevée;
Sur l'hémisphère un noir manteau s'étend.
Le ciel est froid, orageux, inconstant.
Au haut des monts le brouillard s'amoncèle:
Des vastes mers le bruit sourd est mêlé
Au bruit des vents, au fracas de la grêle
Qui rebondit sur le toit ébranlé.
Bientôt du nord les subites rafales
Chassent au loin, dispersent les brouillards;
Et du milieu des nuages épars
L'azur des cieux brille par intervalles.
Transi de froid, incertain et troublé,
Le voyageur s'égare dans sa route;
A chaque pas il s'arrête, il écoute;
Mais d'un torrent que la pluie a gonflé

Le malheureux touche enfin le rivage :
D'un pied timide il sonde le passage ;
Un cri s'échappe, il meurt ; les loups errans,
L'ours indomtable, et les chiens dévorans,
A ce cri seul, qu'un triste écho renvoie,
Couvrent la rive et demandent leur proie :
Tous, en hurlant, suivent ce corps glacé,
Jusqu'à la mer par le courant poussé.

Pour Asléga cette nuit menaçante
A des attraits ; elle aime son horreur.
Mais tout-à-coup une voix gémissante,
La voix d'Isnel, fait tressaillir son cœur :

« Belle Asléga, belle, mais trop coupable,
Pour arriver jusqu'à toi, du guerrier
J'ai déposé l'étincelant acier.
Je t'ai perdue, et le chagrin m'accable.
En d'autres lieux Isnel ira souffrir,
T'aimer encore, et combattre, et mourir. »

« Jouis en paix de ta flamme nouvelle ;

Que le remords, ce poison des plaisirs,
N'attriste point tes volages desirs !
Seul je serai malheureux et fidèle.
Tu me trahis : je ne sais point trahir ;
Je sais aimer, et combattre, et mourir. »

« Mais le bonheur est-il fait pour le crime ?
Jeune Asléga, crains ton nouvel amour,
Crains sa douceur, crains la glace d'un jour ;
Fragile encore, elle cache un abyme.
Adieu, perfide, adieu ; je vais te fuir,
T'aimer encore, et combattre, et mourir. »

A ce reproche Asléga trop sensible
Voulait répondre ; un bruit inattendu
Porte l'effroi dans son cœur éperdu.
C'est son époux ; menaçant et terrible,
Il fait un signe, et sa garde soudain
Saisit Isnel qui répétait en vain :
« Faible ennemi, tu m'a vu sans défense ;
D'acier couvert, entouré de soldats,
Tu fonds sur moi ; lâche, ose armer mon bras,

Et cherche au moins une noble vengeance ».
Ce fier discours est à peine écouté.
Dans un cachot Isnel précipité
Garde long-tems un silence farouche;
Le désespoir enfin ouvre sa bouche:
« Le jour bientôt va reparaître, et moi
Je vais passer dans la nuit éternelle.
La nuit! que dis-je? Isnel, reviens à toi:
Du Valhalla le grand festin t'appelle;
C'est là qu'on boit la vie et le bonheur.
En m'approchant de ce palais auguste
Dois-je trembler? non: je fus brave et juste;
Aux yeux d'Odin je paraîtrai sans peur.
Mais sous la tombe emporter une offense!
Dans un cachot en esclave périr!
Expirer seul, sans gloire, et sans vengeance!
A ce penser, de rage on peut pâlir. »

Au désespoir tandis qu'il s'abandonne
Sur ses deux gonds la porte avec effort
Tourne et s'entr'ouvre: il écoute, il frissonne,
Et puis il dit: « Frappe, enfant de la mort. »

Mais une main caressante et timide
Saisit la sienne, et doucement le guide
Hors du cachot. « Pourquoi différes-tu,
Soldat d'Éric? frappe, j'ai trop vécu. »
Une autre main sur ses lèvres s'avance,
Et par ce geste ordonne le silence.
Il obéit, et sort de la prison.
L'astre des nuits montait sur l'horizon;
Et lui prêtait sa lumière propice:
Il reconnaît sa jeune conductrice.
« Ciel! Asléga?—Moi-même; hâte-toi;
Fuis, que ton pied touche à peine la terre;
Franchis ce mur; un sentier solitaire
Jusqu'au vallon...—M'échapper? et pourquoi?
Il fut un tems où j'ai chéri la vie;
Je la déteste après ta perfidie.
De l'amour seul on accepte un bienfait;
Pour me l'offrir, quels sont tes droits? Je reste.
—Jamais mon cœur de cet hymen funeste
Ne fut complice, et mon père a tout fait.
Sauve tes jours: mes craintes sont extrêmes;
Un seul instant peut nous perdre tous deux;

Fuis sans retard.—Je fuirai, si tu m'aimes.
—Eh bien, fuis donc.—Moment délicieux!
Chère Asléga! tu détournes les yeux;
Ta main s'oppose à ma bouche égarée.
Viens dans mes bras, ô maîtresse adorée!
Viens sur ce cœur que seule tu remplis.
—Éloigne-toi.—Tu m'aimes, j'obéis.»
Il part; le ciel favorisait sa fuite;
Des assassins il trompe la poursuite.
Je réunis ses guerriers généreux:
Tous font serment de venger son outrage.
La haine encore enflamme leur courage;
Souvent Éric fut injuste pour eux.
Bientôt Isnel, comme un chêne orgueilleux,
Lève son front; sa troupe l'environne,
Et des combats l'hymne bruyant résonne:

«Frappez ensemble, intrépides guerriers;
Et d'un seul coup brisez les boucliers.»

«Malheur à vous, si vos glaives s'émoussent!
Malheur à ceux dont le pied sans vigueur

Quitte un moment le sentier de l'honneur!
L'herbe et la ronce aussitôt y repoussent.»

«Frappez ensemble, intrépides guerriers,
Et d'un seul coup brisez les boucliers.»

«Dans les combats la mort n'est qu'une esclave
Obéissante au bras qui la conduit:
Elle atteindra le lâche qui la fuit,
Elle fuira devant le fer du brave.»

«Frappez ensemble intrépides guerriers,
Et d'un seul coup brisez les boucliers.»

«Le brave meurt; sa tombe est honorée;
Des chants de gloire éternisent son nom:
Le lâche meurt; l'habitant du vallon
Marche en sifflant sur sa tombe ignorée.»

«Frappez ensemble, intrépides guerriers,
Et d'un seul coup brisez les boucliers.»

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

La voix d'Egill allumait le courage.
A son récit, dans un transport soudain,
Chacun répond par le cri du carnage,
Et sur le fer porte aussitôt sa main.

Nos bataillons s'étendaient dans la plaine,
Reprend Egill; et le roi du destin,
Le dieu des dieux, le redoutable Odin,
Était assis sous cet antique frêne,
Arbre sacré dont le front immortel
S'élève et touche à la voûte du ciel.
Sur le sommet un aigle aux yeux avides.
Aux yeux perçant, aux yeux toujours ouverts,
D'un seul regard embrasse l'univers.
Odin reçoit ses messages rapides.
Incessamment un léger écureuil

Part et revient, la voix du dieu l'anime,
Soudain du tronc il s'élance à la cime,
Et de la cime au tronc en un clin d'œil
Il redescend: Odin, lorsqu'il arrive,
Penche vers lui son oreille attentive.
Roi des combats, tu réglais notre sort,
Et des héros tu prononçais la mort.
« Allez, dit-il, charmantes Valkyries;
De leur trépas adoucissez l'horreur,
Et conduisez leurs ames rajeunies
Dans ce palais ouvert à la valeur. »

Du sombre Éric les phalanges guerrières
Se rassemblaient sur les noires bruyères.
Ses bataillons réunis et serrés,
En avançant, déployaient par dégrés
Un large front: tels on voit des nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
S'amonceler sur l'horizon obscur,
Croître, s'étendre, et varier leur forme,
S'étendre encore, et sous leur masse énorme
Des vastes cieux envelopper l'azur.

Auprès d'Éric sont trois chefs intrépides,
Athol, Évind, Ornof, tous renommés
Pour leur adresse, à vaincre accoutumés,
Et des forêts dévastateurs rapides.
Son jeune fils; l'aimable et beau Slérin,
Joignant la force aux graces de l'enfance,
Au premier rang impatient s'élance;
La voix d'Éric le rappelait en vain.
Le fier Athol à ses côtés se place,
Et par ces mots pense nous arrêter:
« Guerriers d'un jour, d'où vient donc votre audace?
Faibles roseaux qu'un vent léger terrasse,
A l'ouragan osez-vous insulter? »
Il poursuivait avec plus d'insolence;
Mais un caillou qu'Isnel saisit et lance
L'atteint au front: il recule trois pas,
Ses yeux troublés se couvrent d'un nuage,
Un sang épais coule sur son visage,
Et son ami le soutient dans ses bras.

De loin d'abord les guerriers se provoquent;
Bientôt leurs fers se croisent et se choquent;

De tous côtés le casque retentit,
L'acier tranchant sur l'acier rebondit,
Les traits brisés sur l'herbe s'amoncèlent,
Du bouclier jaillissent mille éclairs,
La flèche vole et siffle dans les airs,
Des flots de sang sur les armes ruissellent,
L'affreuse mort élève ses cent voix
Et cent échos gémissent à la fois.

Quel est ce lâche au front pâle et timide
Espère-t-il, par sa fuite rapide,
Se dérober à la lance d'Isnel?
Est-ce en fuyant qu'on échappe au tonnerre?
Sans gloire il tombe; et tourné vers la terre,
Son œil mourant ne revoit pas le ciel.
D'un cri terrible effrayant sa faiblesse,
Du noir Niflheim la farouche déesse,
Hella sur lui s'élance avec fureur:
Contre ce monstre il lutte; un bras vainqueur,
Un bras d'airain le saisit et l'entraîne;
Sur des glaçons un triple nœud l'enchaîne;
Rynsga le frappe, et prolonge sans fin

Sa soif ardente et son horrible faim.
Du Valhalla les belles messagères
Planaient sur nous brillantes et légères:
Un casque blanc couvre leurs fronts divins,
Des lances d'or arment leurs jeunes mains,
Et leurs coursiers ont l'éclat de la neige.
Du brave Ornof préparez le cortège,
Filles d'Odin. Cet enfant des combats,
Foulant les corps des guerriers qu'il terrasse,
D'une aile à l'autre, et sans choix et sans place,
Porte le trouble, et sème le trépas;
Ces feux subits qui dans la nuit profonde
Fendent les airs et traversent les cieux,
Semblent moins prompts: Ornof s'éteint comme eux.
Isnel a vu sa fureur vagabonde,
Et fond sur lui, léger comme l'oiseau:
Scaldes sacrés, élevez son tombeau.
En brave il meurt; les belles Valkyries,
Du grand Odin confidentes chéries;
En les touchant rouvrent soudain ses yeux;
Un sang plus pur déja gonfle ses veines;
Du firmament il traverse les plaines,

Et prend son vol vers le séjour des dieux.
Du Valhalla les cent portes brillantes
S'ouvrent; il voit des campagnes riantes,
De frais vallons, des coteaux fortunés,
D'arbres, de fleurs, et de fruits couronnés,
Là, des héros à la lutte s'exercent,
D'un pied léger franchissent les torrens,
Chassent les daims sous le feuillage errans,
Croissent leurs fers, se frappent, se renversent;
Mais leurs combats ne sont plus que des jeux;
La pâle mort n'entre point dans ces lieux.
D'autres plus loin, sont assis sous l'ombrage;
Des tems passés ils écoutent la voix:
Le Scalde chante, et chante leurs exploits;
Un noble orgueil colore leur visage.
L'heure s'écoule, et celle du festin
Les réunit à la table d'Odin:
Sur des plats d'or Vérista leur présente
Du sanglier la chair appétissante;
Leur voix commande, et les filles du ciel,
Qui du palais gardent les avenues,
Belles toujours et toujours demi-nues,

Versent pour eux la bière et l'hydromel.
Isnel dédaigne une gloire nouvelle;
Du seul Éric, il demande le sang.
La glaive en main trois fois de rang en rang
Il cherche Éric, trois fois son cri l'appelle;
Mais le désordre, et la foule, et le bruit,
Sauvent trois fois le rival qu'il poursuit.

Du jour enfin les derniers feux expirent;
L'ombre sur nous s'épaissit par degrés;
Les combattans, à regret séparés,
Sur les coteaux à pas lents se retirent.
De toutes parts des chênes enflammés
D'un nouveau jour nous prêtent la lumière;
De toutes parts les soldats désarmés
Font les apprêts de leur fête guerrière;
Par mes accents ils étaient animés.

« Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux;
Buvez, chantez; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros. »

« L'homme souvent accuse la nature :
De son partage il s'afflige et murmure.
Que veut encor ce favori du ciel ?
Il a le fer, l'amour, et l'hydromel. »

« Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux ;
Buvez, chantez ; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros. »

« Buvons sur-tout à nos jeunes maîtresses,
A leurs attraits, à leurs douces promesses,
A ces refus que suivront les faveurs ;
Mais que leur nom reste au fond de nos cœurs. »

« Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux ;
Buvez, chantez ; la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros. »

« Buvons encore à nos généreux frères
Qu'ont moissonnés les lances meurtrières ;

Gloire à leurs noms! dans le palais d'Odin
Ils sont assis à l'éternel festin.»

«Buvez, chantez, valeureux Scandinaves,
Et triomphez dans ces combats nouveaux;
Buvez, chantez, la gaîté sied aux braves,
Et le festin délasse les héros.»

Les yeux d'Isnel avec inquiétude
Semblaient chercher et compter ses amis.
«A mes festins Évral était admis,
Dit-il ensuite, et la douce habitude
Auprès de moi le ramenait toujours.
Où donc est-il? dans le champ du carnage
Mes yeux ont vu sa force et son courage;
Un aigle ainsi disperse les vautours:
Où donc est-il? vous gardez le silence!
Vous soupirez! l'ami de mon enfance
Dans le tombeau disparaît et s'endort.
O du guerrier inévitable sort!
C'est un torrent qui ravage et qui passe;
Le Scalde seul en reconnaît la trace.

Repose en paix, toi qui ne m'entends plus!
Approche, Égill; puissante est ta parole;
Viens relever nos esprits abattus;
Et loin de nous que le chagrin s'envole.»

J'approche, et dis: «Le redoutable Odin
Parut un jour aux yeux du jeune Elvin.
Tremblant alors, le guerrier intrépide
Tombe à ses pieds, et courbe un front timide.
Ne tremble point, dit le dieu; ta valeur
Dans les combats est terrible et tranquille;
De la pitié tu connais la douceur;
De l'orphelin ton palais est l'asile;
Au voyageur avec empressement
Tu fais verser l'hydromel et la bière;
Jamais ta bouche, au mensonge étrangère,
Ne profana la pierre du serment;
Sur l'homme nu qu'a saisit la froidure
Ta main étend une épaisse fourrure:
A tes vertus, Elvin, je dois un prix;
Forme un souhait, soudain je l'accomplis.
—L'homme est aveugle, hélas! son ignorance

N'adresse au ciel que des vœux indiscrets;
Choisis pour moi.—J'approuve ta prudence.
Tu recevras le plus grand des bienfaits. »
Le même jour il vit sur la colline
L'acier briller; au combat il courut.
Le premier trait atteignit sa poitrine;
Il fut percé, tomba, rit, et mourut. »

Isnel répond: « Enfant de l'harmonie,
Tu rends la force à notre ame affaiblie;
En nous charmant ta bouche nous instruit.
Que le sommeil, dont l'heure passe et fuit,
Tienne un moment nos paupières fermées.
Toi, brave Eysler, entre les deux armées
Veille, attentif aux dangers de la nuit. »

Eysler s'avance au milieu de la plaine;
Le bouclier agité par son bras
Brillait dans l'ombre; il murmurait tout bas
Ce triste chant qu'on entendait à peine:

« Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts. »

« Loups affamés, hurlez dans les ténèbres;
Autour de moi grondez, fougueux torrens;
Fendez les airs, météores brillans;
Sombres hiboux, joignez vos cris funèbres. »

« Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts. »

« Belle Gidda, tu soupires dans l'ombre;
Tes charmes nus attendent les amours,
Et sur le seuil au moindre bruit tu cours;
Retire-toi, la nuit est froide et sombre. »

« Soufflez sur moi, vents orageux des mers,
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts. »

« Le givre tombe et blanchit le feuillage,
L'épais brouillard humecte tes cheveux;
Retire-toi, dors, un songe amoureux
Entre tes bras placera mon image. »

« Soufflez sur moi, vents orageux des mers;
Sur l'ennemi tenez mes yeux ouverts. »

Les feux mourans décroissent et pâlissent,
Et de la nuit les voiles s'épaississent.
Viens, doux sommeil, descends sur les héros.
Des songes vains agitent leur repos.
L'un, sur un arbre, attend à leur passage
Les daims errans, qui tombent sous ses coups;
L'autre des mers affronte le courroux,
Et son esquif est brisé par l'orage.
L'un dans les bois est surpris par un ours;
Il veut frapper, et ses mains s'engourdissent;
Il voudrait fuir, et ses genoux fléchissent;
Il se relève, et retombe toujours.
Sur le torrent un autre s'abandonne;
Ses bras d'abord nagent légèrement;
Contre le flot qui s'élève et bouillonne
Bientôt il lutte, et lutte vainement;
Le flot rapide et le couvre et l'entraîne;
Sur le rivage il voit ses compagnons,
Et veut crier; mais sans voix, sans haleine,
A peine il peut former de faibles sons.
Un autre enfin sur l'arène sanglante
Combat encore, et sa hache tranchante

Ne descend point sans donner le trépas;
Mais tout-à-coup son invincible bras
Reste enchaîné dans l'air, et son armure
Tombe à ses pieds; le fer de l'ennemi
L'atteint alors; il s'éveille à demi,
Et sur son flanc il cherche la blessure;
Il reconnaît son erreur, et sourit.
Dans le sommeil tandis qu'il se replonge,
Le sombre Éric murmure avec dépit
Ce chant sinistre, et l'écho le prolonge:

« Je suis assis sur le bord du torrent.
Autour de moi tout dort, et seul je veille;
Je veille, en proie au soupçon dévorant;
Les vents du nord sifflent à mon oreille,
Et mon épée effleure le torrent. »

« Je suis assis sur le bord du torrent.
Fuis, jeune Isnel, ou retarde l'aurore.
Ton glaive heureux, redoutable un moment,
Vainquit Ornof; mais Éric vit encore,
Et son épée effleure le torrent. »

« Je suis assis sur le bord du torrent.
Sera-t-il plaint de ma coupable épouse?
Est-il aimé ce rival insolent?
Tremble, Asléga, ma fureur est jalouse,
Et mon épée effleure le torrent. »

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

« Illustre Egill, dit Latmor, dans mon ame
Ta voix enfin porte un trouble fatal.
J'aime, et l'hymen est promis à ma flamme
Dois-je aussi craindre un odieux rival?
Je hais Éric; et si le ciel est juste,
De la beauté cet oppresseur cruel
Sera puni. Mais dis-moi, chantre auguste,
Le jeune Oldulf combattait près d'Isnel;
De mon aïeul Oldulf était le frère;
A ce guerrier, dont la gloire m'est chère,
Quel bras puissant porta le coup mortel? »

Egill répond: ami, je vais t'instruire.
O des héros tyran capricieux!
O de l'amour inévitable empire!
Les tems passés revivent à mes yeux.

Lève-toi donc, Éric; l'aube naissante
Vers l'orient a blanchi l'horizon;
De tes soldats la troupe menaçante
S'ébranle, marche, et couvre le vallon.
Isnel sourit au danger qui s'approche;
D'un œil rapide il compte ses guerriers,
S'étonne, et dit: « Pénible est le reproche;
Mais au combat viendront-ils les derniers
Ces deux chasseurs qui devançaient l'aurore?
Odulf, Asgar, dorment sans doute encore,
Et sous leur main leur arc est détendu;
Paraîtront-ils quand nous aurons vaincu? »
Je lui réponds: « Ces enfans de l'épée
N'ont jamais fui dans le champ de l'honneur.
D'ici tu vois cette roche escarpée
Qui du coteau domine la hauteur:
Son flanc creusé forme une grotte obscure;
D'épais buissons en cachent l'ouverture:
C'est-là qu'Elveige attendait son amant;
De là sa voix s'exhalait doucement:

« Viens, jeune Odulf, l'ombre te favorise;

Viens, me voilà sur le feuillage assise;
Par mes soupirs je compte les momens;
Pour te presser mes bras déja s'étendent,
Mon cœur t'appelle, et mes lèvres t'attendent:
Viens, mes baisers seront doux et brûlans.»

« Cruel Asgar, je hais ton œil farouche;
Le mot d'amour est triste sur ta bouche;
Va, porte ailleurs cet amour insolent.
Un autre enfin à mes côtés sommeille,
A mes côtés un autre se réveille,
Et son baiser est humide et brûlant. »

« Mais qui peut donc arrêter sa tendresse?
Pour lui je veille, et pour lui ma faiblesse
Vient d'écarter les jaloux vêtemens.
J'entends du bruit; c'est lui, de sa présence
Mon cœur m'assure, et mon bonheur commence.
Baisers d'amour, soyez longs et brûlans. »

« D'un pas rapide il arrive à la grotte
Ce jeune Odulf; mais d'un autre guerrier

Il voit dans l'ombre étinceler l'acier.
Soupçon cruel! son ame hésite et flotte;
Il dit enfin: « Quel projet te conduit?
Que cherches-tu? parle, enfant de la nuit.
—Faible rival, que cherches-tu toi-même?
Réplique Asgar: de la beauté que j'aime
Je suis jaloux; c'est un astre nouveau
Qui pour moi seul brille sur le coteau. »
Le fer en main, l'un sur l'autre ils s'élancent.
D'Elveige alors le cœur est alarmé;
Elle frémit, et ses pieds nus s'avancent
A la lueur d'un tison enflammé.
« Viens, dit Odulf, de tes vœux infidèles
Voilà l'objet: perfide, tu l'appelles;
Mais dans la mort il ira te chercher. »
Terrible il frappe; et la tremblante Elveige
Tombe à ses pieds comme un flocon de neige
Qu'un tourbillon détache du rocher.
Les deux rivaux avec un cri farouche
Lèvent soudain leurs bras désespérés;
D'un coup pareil leurs flancs sont déchirés;
Sur la bruyère ils roulent séparés:

Le nom d'Elveige expire sur leur bouche;
Et de leur sein s'échappent sans retour
Le sang, la vie, et la haine, et l'amour.

Isnel troublé répond avec tristesse:
« Gloire éternelle à ces jeunes héros!
Gloire éternelle à leur belle maîtresse,
Et que la paix habite leurs tombeaux!
Faibles humains, la guerre inexorable
Autour de nous répand assez d'horreurs;
Le tendre amour, l'amour impitoyable,
Doit-il encor surpasser ses fureurs? »

Contre un rocher l'océan se courrouce;
Pour l'ébranler il roule tous ses flots;
Mais le rocher les brise et les repousse:
Tel est Isnel, en butte à mille assauts.
On voit Éric lever sa lourde lance,
Puis s'arrêter, incertain et rêveur.
Un noir dessein se formait dans son cœur;
Il méditait le crime et la vengeance.
Au fier Évind il dit: « Combats toujours;

Défends mon fils, et veille sur sa gloire.
Odin m'inspire, à mon palais je cours,
Et je reviens; commence ma victoire. »
Folle espérance! Évind à ses soldats
Prête un moment son courage intrépide:
Il ressemblait à l'ouragan rapide
Qui dans un bois s'engouffre avec fracas;
Mais du destin l'ordre est irrévocable,
Et pour Évind le Valhalla s'ouvrait.
Il voit Isnel, et se dit en secret:
« Voilà, voilà le danger véritable.
Faut-il braver ce glaive redoutable?
Faut-il chercher un immortel honneur?
Oui, le destin le livre à ma valeur.
Il dit et frappe, et la lame tranchante
Du bouclier entame l'épaisseur;
Mais sur son bras descend le fer vengeur;
L'acier échappe à sa main défaillante.
—« Rends-toi, guerrier, cède à l'arrêt du sort;
Ton bras sanglant ne saurait te défendre.
—Fier ennemi, moi céder et me rendre?
Jamais; Évind sera vainqueur, ou mort. »

De l'autre main il reprend son épée ;
Mais sa valeur est de nouveau trompée.
Sur le coteau que dévastaient ses traits
Les daims joyeux peuvent errer en paix ;
Sous le rocher la charmante Erisfale
N'entendra plus ses chants accoutumés,
Et de ses pas sur la neige imprimés
Ne suivra plus la trace matinale.

Le beau Slérin accourt pour le venger.
« Jeune imprudent, cherche un moindre danger,
Lui dit Isnel ; ton bras est faible encore ;
Crois-moi, résiste à ce précoce orgueil ;
Fuis ; et demain au lever de l'aurore
Tu chasseras le timide chevreuil. »
« Je suis nourri dans le fracas des lances,
Répond Slérin ; et lorsque tu m'offenses,
Pour te punir mon bras est assez fort.
Vois-tu ce trait ? il a donné la mort. »
La flèche siffle, et dans son vol s'égare.
La main d'Isnel aussitôt s'en empare,
Et cherche un but ; un aigle en ce moment

Au haut des airs passe rapidement;
Le trait l'atteint au milieu de la nue.
Loin de céder, Slérin à cette vue
Saisit le fer, s'élance furieux,
Et trouve au moins un trépas glorieux.

Eric alors revenait au carnage.
L'infortuné pousse des cris perçans,
Et de ses yeux coulent des pleurs de rage.
Il lève enfin sa hache à deux tranchans,
Sa lourde hache, autrefois invincible;
A son rival il porte un coup terrible,
Et de son casque il brise le cimier,
Nous frissonnons; notre jeune guerrier
Courbe sa tête, et pâlit, et chancelle;
Mais reprenant une vigueur nouvelle,
Il jette au loin son pesant bouclier.
Le sombre Eric à ses pieds croit l'étendre;
Isnel prévient son bras prêt à descendre,
Et dans son flanc plonge le froid acier.
Sur l'herbe il roule, et son sang la colore.
En expirant il se débat encore,

Et dit ces mots : « Tu triomphes, Isnel ;
Ma mort du moins suffit-elle à ta haine ?
De mon palais la jeune souveraine
Craint pour tes jours ; va, le doute est cruel ;
Rends le bonheur à son ame incertaine ;
Soyez unis ; et ne maudissez pas
L'infortuné qui vous doit son trépas. »

Isnel, ému par cette voix perfide,
Vers moi se tourne : « Adoucis son destin.
Dans les combats il n'était pas timide ;
Avec honneur il périt sous ma main ;
Dans le tombeau que la gloire le suive.
Au ciel assis, son oreille attentive
Ecoutera tes chants harmonieux,
Et le plaisir brillera dans ses yeux. »

Vers le palais à ces mots il s'avance :
Son front levé rayonnait d'espérance,
D'orgueil, d'amour, de gloire, et de bonheur ;
Son pied rapide effleurait la bruyère.
Du large pont il franchit la barrière ;

Il ouvre, il entre, et recule d'horreur.
Son Asléga sur le seuil étendue,
Froide et sans vie, épouvante sa vue.
Il reconnaît ces funestes cheveux
Qu'elle reçut pour un plus doux usage;
Ce don fatal, ce cher et triste gage,
Fut de sa mort l'instrument douloureux;
Son cou d'albâtre en conserve l'empreinte.
Désespéré, sans larmes et sans plainte,
Isnel saisit le présent des amours
Que sur son casque il attachait toujours;
Avec effort dans sa bouche il le presse:
L'air n'entre plus dans son sein expirant:
Sur nous il jette un regard déchirant,
Chancelle, tombe auprès de sa maîtresse,
L'embrasse et meurt... Pourquoi soupires-tu,
Chantre d'Isnel? pourquoi verser des larmes?
Il est tombé, mais il avait vaincu;
Il est tombé, mais couvert de ses armes.
Pleure sur toi, pleure sur le guerrier
Dont le destin prolonge l'existence.
Il se survit, il s'éclipse en silence;

Son bras succombe au poids du bouclier,
Ses pas sont lents, et l'altière jeunesse
Par un sourire insulte à sa faiblesse.
Dans l'univers, qui ne le connaît plus,
Indifférent, il ne veut rien connaître.
L'un après l'autre il a vu disparaître
Tous ses amis au tombeau descendus :
Après leur mort il reste sur la terre
Pour les pleurer, de deuil enveloppé,
Morne et pensif, lugubre et solitaire,
Comme un cyprès que la foudre a frappé.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

LES GALANTERIES
DE LA BIBLE,
SERMON EN VERS.

LES GALANTERIES

DE LA BIBLE.

Approchez, chrétiennes jolies.
De la Genèse les versets
Valent bien d'un roman anglais
L'horreur et les tristes folies.
Surmontez d'injustes dégoûts,
Lisez ; de la Bible pour vous
Je traduis les galanteries.
Nous savons trop à nos dépens
Comment le premier des serpens
Des femmes tenta la première,
Et comment notre premier père
Acheva le fruit défendu
Que son épouse avait mordu.
Il leur en coûta l'innocence,
A nous aussi brûlans d'amour,
Sous des berceaux fermés au jour,

Du ciel ils bravent la défense,
Et de leur première ignorance
Ils semblent craindre le retour.
Hélas! il était impossible.
Mais enfin au feu des transports
Succède l'ivresse paisible;
Un bruit se fait entendre alors:
O ciel! c'est Jéhovah lui-même.
Leur trouble, leur crainte est extrême.
Pour échapper à l'œil divin,
Les voilà qui prennent la fuite,
Et qui se cachent au plus vîte
Dans l'épaisseur du bois voisin.
Bientôt le Seigneur les appelle,
Et d'un ton ironique et doux:
« Couple obéissant et fidèle,
Adam, Eve, où donc êtes-vous??
Point de réponse. « J'irai prendre,
Et je saurai punir après,
Les insolens qui sont tout près,
Et qui ne veulent pas m'entendre. »
A ce nouveau commandement,

Il fallut quitter le bocage.
D'un figuier prenant le feuillage,
Ils s'en forment un vêtement.
Dans ce bizarre accoutrement,
Ils s'avancent, mais lentement,
Les yeux baissés, la tête basse,
Joignant les mains, demandant grace,
Confus, tremblans et consternés,
Tous deux du mensonge incapables,
Tels enfin que de vrais coupables
Déja jugés et condamnés.
Adam précédait son amie:
Eve craintive et parlant peu
N'aurait pu répondre à son Dieu.
Le péché l'avait embellie.
Son procès d'avance est instruit:
D'amour encore elle soupire,
Et sur son visage on peut lire
Ce qu'elle a fait pendant la nuit.
En femme sage et bien apprise,
Par dessus la verte chemise
Qui ne dérobe qu'à demi

De son corps l'albâtre arrondi,
Aux yeux du juge redoutable,
Elle étend la main prudemment
Sur ce qu'elle a de plus coupable,
Sur ce qu'elle a de plus charmant.
Dieu sourit, et dit en lui-même :
« Il est bien tems ! » Mais aussitôt
Reprenant d'un maître suprême
Le front sévère, il dit tout haut :
« D'où venez-vous ?

ADAM.

De ce bocage.

JÉHOVAH.

Pourquoi ces robes de feuillage ?
A quoi bon s'accoutrer ainsi ?

ADAM.

J'étais nu, ma compagne aussi ;
A vos yeux nous n'osions paraître
Dans un état si peu décent.

JÉHOVAH.

Hier vous n'en saviez pas tant.

Quel hasard vous a fait connaître
Et la décence et la pudeur?

ADAM.

Seigneur...

JÉHOVAH.

Eh bien?

ADAM.

Eve est si belle!
La pomme est si douce avec elle!

JÉHOVAH.

Il faudra payer sa douceur.
Homme ingrat, et vous sa complice,
Vous, dont l'équivoque rougeur
Et dont le petit air boudeur
Semblent m'accuser d'injustice,
Sortez de ces heureux jardins,
Sortez sans détourner la tête,
Sortez donc; ce séjour honnête
N'est pas fait pour des libertins.»
A cette verte réprimande
Il ajouta ce mot dernier:
« A propos, je vous recommande

De croître et de multiplier. »
Sexe charmant, à votre empire
Insensé qui s'opposera.
Eve elle-même vous légua
Le don de plaire et de séduire.
Aux lèvres de son jeune époux,
Lorsqu'en riant sa bouche humide
Offrit dans un baiser timide
Le fruit qu'elle rendait si doux,
Malgré la menace cruelle
D'un maître qui savait punir,
Il voulut se perdre avec elle,
Avec elle il voulut mourir.
Maudit par son juge sévère,
Sans secours errant sur la terre,
Il disait avec un souris :
« Eve, tu m'aimes, je t'adore,
Et le baiser nous reste encore;
Crois-moi, voilà le paradis. »
O du ciel profonde sagesse ! *Les Géans.*
A la honte de notre espèce,
Le premier né du genre humain

Fut un brigand, un assassin.
Caïn teint du sang de son frère,
Maudit de Dieu, n'y pensant guère,
Au loin habita d'autres champs.
Il les peupla; car les méchans,
Race prolifique et féconde,
Savent peupler ce triste monde
Biens mieux que les honnêtes gens.
Soit caprice de la nature,
Soit faveur d'un climat heureux,
Ses enfans d'énorme stature
En firent de plus vigoureux.
La terre, de fruits appauvrie,
Légèrement les nourrissait.
Force et paresse, comme on sait,
Vont très souvent de compagnie:
Mangeant beaucoup, travaillant peu,
Ces messieurs pourtant voulaient vivre,
Et devinrent, dit le gros livre,
De fameux chasseurs devant Dieu.
Ils s'emparèrent des montagnes,
Des cavernes et des forêts,

Et leurs pieds n'écrasaient jamais
Le gazon des vertes campagnes.
D'Abel les enfans plus mignons
Subsistaient d'une autre manière :
Ils habitèrent des vallons
Arrosés par une onde claire ;
Leur adresse éleva des toits ;
Leurs troupeaux couvrirent les plaines :
Libres dans leurs riches domaines,
Ils étaient tous bergers et rois.
Enfin, après longues années,
Un géant qui chassait un daim
Devant lui trouve le Jourdain,
L'enjambe, et voilà mon vilain
Dans ces campagnes fortunées.
On peut juger s'il fut surpris !
De ses deux gros yeux ébahis
Parcourant avec complaisance
Ces champs engraissés d'abondance
Et peuplés de blanches brebis,
Vers les cabanes il s'avance.
A son aspect inattendu,

Grande frayeur. Avez vous vu
Des moineaux la troupe légère
Descendre et s'emparer d'une aire
Où le blé vient d'être battu ?
Au moment où leur bec avide
Travaille au pillage commun,
Arrive un fermier importun ;
Plus de moineaux, la place est vide.
Voilà l'image de la peur
Que dut faire au peuple pasteur
Du géant l'approche subite.
Hommes et femmes tout d'abord,
Jetant un cri, prennent la fuite ;
Les enfans qui couraient moins vite,
Tendant les bras, criaient plus fort.
A quelque distance on s'arrête ;
Puis on tourne à demi la tête
Vers le géant qui tout là bas
Demeurait planté sur ses jambes,
Surpris et riant aux éclats
De voir comme ces nains ingambes
Précipitaient leurs petits pas.

« Quel homme ! — Dis plutôt quel diable !
— Comme nous pourtant il est fait ;
Un nez, une bouche... — En effet,
A l'homme en tout il est semblable.
— Voyez-vous cette large main
Qui par des signes nous rappelle ?
Approchons. — Sous un air humain,
S'il cachait une ame cruelle ?
— Il nous eût assaillis soudain.
Mais il reste là comme un terme.
Que peut-il entreprendre enfin,
Seul contre cent ? Avançons ferme ! »
Tout se passa tranquillement.
Un géant a l'humeur paisible,
Et des petits communément
La faiblesse est plus irascible.
De tous côtés on l'entourait,
Sa haute taille on admirait,
Ses longues mains on mesurait,
Et ses bras et ses mains encore.
De loin les femmes regardaient.
Que pensaient-elles ? Je l'ignore ;

Mais tout bas elles chuchotaient.
La nuit arriva ; le sauvage
Soupa d'un mouton bien dodu,
Et se coucha sur le feuillage
Qu'on avait exprès étendu.
Voilà les femmes réunies ;
Ecoutons leur vif entretien.
« Savez-vous, mes bonnes amies,
Que ce géant est bien ? — Très bien.
— A l'excès je suis curieuse ;
Oui, je voudrais... — Et nous aussi ;
Mais l'entreprise est périlleuse.
— Pourquoi s'effaroucher ainsi ?
Un pressentiment me rassure.
Venons au fait : quelqu'une ici
Peut-elle tenter l'aventure ? »
Point de réponse. Avec raison
Les unes gardaient le silence ;
D'autres craignaient ; d'autres, dit-on,
Ne se taisaient que par décence.
La plus brave se lève enfin,
Et part en disant : A demain.

A la voix du chien qui le presse,
Et qui talonne sa paresse,
Qu'un mouton franchisse un fossé;
Par l'exemple aussitôt poussé,
Tout le troupeau se précipite;
C'est à qui sautera plus vîte.
L'étranger était chaque soir
Visité par quelque sauteuse.
Long-tems sa complaisance heureuse
Remplit et passa leur espoir:
Mais le plus complaisant des hommes,
Et des géans s'arrête enfin;
Tel est notre commun destin,
Chétive espèce que nous sommes!
« N'avez-vous point de compagnons?
Lui demandèrent les traîneuses.
— Mes pareils, robustes et bons,
Forment des peuplades nombreuses.
— Et des amis, en avez-vous?
— J'en ai quelques-uns. — Parmi nous,
Croyez-vous qu'ils voulussent vivre?
— J'en suis sûr. — Eh bien, retournez;

Et s'ils consentent à vous suivre,
Bien vite avec eux revenez. »
Il part : après un mois d'absence,
Il revient avec cent amis,
Jeunes, discrets, et bien munis
De ce qu'on nomme complaisance.
Aux géantes ils n'avaient pas
Confié ces galans mystères ;
Mais ces femmes aventurières
De loin suivirent tous leurs pas.
Voilà, répétaient les bergères,
Du superflu. C'est du nouveau,
Diront les bergers moins sévères.
Les géantes firent l'écho.
La Genèse est œuvre divine,
Mais obscure : des gens profonds
De ces antiques Patagons
Dans le ciel cherchent l'origine.
La Bible dit : « Les fils de Dieu,
Des hommes voyant que les filles
Étaient faciles et gentilles,
Les pourchassaient, et ce doux jeu

Des géans créa les familles. »
Mais ces fils de Dieu, qui sont-ils?
Messieurs les docteurs, peu m'importe;
Sans examen, je m'en rapporte
A vos commentaires subtils.
Ainsi, quand une pastourelle *Les Anges.*
Veillait seule sur les troupeaux,
Un ange descendait près d'elle,
Et l'amusait par ses propos :
Je dis *propos*, par indulgence
Pour la primitive innocence.
Lorsque d'un torrent le fracas
Arrête une femme craintive,
Un ange la prend dans ses bras,
Et la couche sur l'autre rive.
Desire-t-elle un fruit nouveau?
Un ange officieux et leste
Du pommier courbe le rameau :
Aux femmes la pomme est funeste.
Le galant et beau Gabriel,
Feignant toujours quelque message,
Allait de village en village

Parler d'amour au nom du ciel.
Voyez sa complaisance extrême :
Il annonce avec un souris
A l'épouse, à la vierge, un fils
Qu'obligeamment il fait lui-même.
Satan apprend dans les enfers, *Les Diables.*
Des anges les exploits divers.
Soudain de son trône il se lève :
« Sur les filles de la belle Eve,
Dit-il, nous avons seuls des droits.
Sans ma pomme que sauraient-elles ?
Passons-leur des goûts infidèles ;
Mais au moins partageons leur choix. »
Ils viennent : ces rivaux étranges
Quelquefois supplantaient les anges.
Toi donc, qui veux fixer l'amour,
Sois ange et démon tour-à tour.
Les démons ne préludent guères,
Ils sont brusques et téméraires ;
Point de soupirs, point de langueur,
De soins, ni d'intrigue suivie ;
Ils vont au fait, et, pleins d'ardeur,

Le fait toujours les justifie.
Au rendez-vous si quelque amant
Faisait attendre sa maîtresse,
Un diable arrivait lestement,
Et saisissait l'heureux moment
Offert en vain à la paresse.
Un mari, comme il n'en est pas,
Ose-t-il, sous la clef jalouse
Enfermer la timide épouse
Dont il néglige les appas?
Satan punira cet outrage.
Porté sur les vents et l'orage,
Il vient au milieu des éclairs;
Du sein des nuages ouverts,
Avec la foudre étincelante
Il tombe, brise les verroux,
Rassure l'épouse tremblante,
Et répète : Avis aux jaloux.
Voici bien pis : dans une fête,
Quand le sacrifice s'apprête,
Et lorsqu'un encens solennel
Parfume le champêtre autel,

Les démons paraissent en armes,
Et poussent le cri des combats.
Un sexe fuit ; malgré ses larmes,
Du plus faible on retient les pas.
Sa faiblesse fait sa puissance :
Une autre fête alors commence,
Fête d'amour et de plaisir,
Qui jamais ne devrait finir,
Dans l'ombre de la nuit les diables
Se réunissaient quelquefois,
Et sans remords leurs mains coupables
D'un village embrâsaient les toits.
Ces brigands du milieu des flammes
Sauvaient les filles et les femmes,
Et les consolaient jusqu'au jour.
Quel étrange et terrible amour !
Ainsi que des démons femelles,
Il est des anges féminins,
Et par dépit ces immortelles
Recevaient des baisers humains.
La nuit dans un bois solitaire
Surprend-elle un jeune chasseur,

Au ciel sa naissante frayeur
Adresse une vive prière ;
Lucidine aussitôt paraît :
Douce surprise ! Moins timide,
Jusqu'à l'aube dans la forêt
Il retient son aimable guide.
L'adolescent dans son sommeil
Voit-il une amante divine ?
Ses yeux s'ouvrent ; c'est Susurrine
Qui hâte et charme son réveil.
Plein de sa fidelle tendresse,
A l'ombre des bosquets déserts
Un amant chante, et dans ses vers
Compare aux anges sa maîtresse :
Pudorine passe ; il poursuit
Sa beauté, ses graces nouvelles ;
Sourde et légère, elle s'enfuit ;
Mais du desir il a les ailes ;
Suivent les amoureux combats ;
En rougissant, sur ses appas
Elle étend sa main protectrice
Le sort injuste la trahit ;

Elle fait un faux pas, et glisse :
C'est par là toujours qu'on finit.
Du ciel les jeunes habitantes
Choisissent pour leurs rendez-vous
Des bosquets le jour faible et doux,
Un tapis de fleurs odorantes ;
Elles ménagent le bonheur,
Aiment les tendres confidences,
Les soupirs échappés du cœur,
La flûte et les longues romances.
De l'enfer les fières beautés
Demandent d'autres voluptés.
Il leur faut des rochers arides,
Le sable brûlant des déserts,
De vieux troncs de mousse couverts,
Et le bruit des torrens rapides :
Elles préfèrent aux soupirs
L'aigre cri des oiseaux sauvages ;
Rien n'intimide leurs desirs ;
En vain grondent les noirs orages ;
La foudre éclaire leurs plaisirs.
Les faveurs de ces immortelles

N'avaient aucun danger pour elles ;
Mais des anges les doux transports,
Ceux des diables, moins doux, plus forts
De nos vierges firent des mères :
Les géans naquirent alors,
Et prirent les goûts de leurs pères.
La force n'entend pas raison ;
Plus de lois. Dans certain village
Dont l'histoire oublia le nom,
S'établit un coupable usage.
De ses voiles officieux
Lorsque la nuit couvre les cieux,
Toutes les femmes, je dis toutes,
Dans les détours d'un bois épais
S'enfoncent, et peuplent ses routes.
Les hommes arrivent après.
Le silence est sur chaque bouche.
Au hasard la main cherche et touche.
A-t-elle choisi ? Les refus
Comme un crime sont défendus.
Après ce mélange bizarre,
Sans se connaître on se sépare,

Et l'on trouve un heureux sommeil.
Au premier rayon du soleil,
Tout changeait; l'ordre et la décence,
Le sage hymen, le tendre amour,
Les soins, l'éternelle constance,
Étaient réservés pour le jour.
Trop souvent le mal a des ailes,
Tandis que le bien est boiteux.
Ces gens étaient peu scrupuleux;
D'autres s'amusèrent comme eux;
D'autres surpassaient leurs modèles.
Bientôt l'abomination,
Que suit la désolation,
S'étendit et couvrit la terre;
Et Dieu, dans sa juste colère,
S'écria : « Fouguenx ouragans,
Chargez-vous de grêle et de pluie;
Soufflez sur cette terre impie,
Et noyez tous ses habitans.
J'eus tort de créer cette espèce
Avide du fruit défendu;
Je m'en repens, je le confesse;

Et pourtant j'avais tout prévu. »
Noé, ses enfans et son arche,
Furent le précieux noyau
D'où sortit un monde nouveau.
De l'ancien il prit la marche.
L'homme toujours se dépravant,
Au risque d'un second déluge,
Fut à la barbe de son juge
Plus libertin qu'auparavant.
Le seul Abraham, loin des villes *Abraham et Sara.*
Où naissaient les arts corrupteurs,
Heureux dans ses vallons fertiles
Du vice préserva ses mœurs.
Il en reçut la récompense.
De la famine menacé,
A regret il se vit forcé
De chercher Memphis : l'innocence
Y courait des risques, dit-on ;
Les maris tremblaient à ce nom.
« Sara, vous êtes jeune et belle,
Dit Abraham ; je crains pour vous.
Ces gens traitent de bagatelle

Ce qui désole un pauvre époux.
Toujours le bien d'autrui les tente.
A leurs yeux passez pour ma sœur,
Non pour ma femme; cette erreur
Préviendra ce qui m'épouvante. »
Le bon homme se trompait fort.
Des courtisans remplis de zèle
A leur maître firent d'abord
De Sara le portrait fidèle.
« Du frère que l'on prenne soin,
Dit-il; bon lit et bonne chère.
Pour la sœur, il n'est pas besoin
D'un lit nouveau; c'est mon affaire. »
A la nuit close, près du roi
La belle se laissa conduire,
En disant: « Que veut-il de moi?
Si tard! à peine je respire. »
Aux prières elle eut recours;
Par un baiser on la fit taire.
Un roi, quoi qu'il fasse, est toujours
L'image de Dieu sur la terre;
Et puis Abraham l'a voulu,

Et sans doute il a tout prévu ;
Mieux qu'elle il sait ce qu'on doit faire.
C'est ainsi qu'elle raisonnait ;
Et sa docilité crédule
Prenait et rendait sans scrupule
Tout le plaisir qu'on lui donnait.
Mais voilà qu'un affreux tapage
Rompt le silence de la nuit :
Tous les vents soufflent avec rage ;
Sur les toits la grêle à grand bruit
Tombe et rebondit ; du nuage
Mille éclairs fendent l'épaisseur ;
On voit l'ange exterminateur,
Terrible, debout sur l'orage,
Lever son glaive destructeur.
Ses regards commandaient la crainte,
Et sur son front était empreinte
La menace du Dieu vengeur.
Il parle, et la frayeur augmente :
« Voici ce que dit l'Éternel :
J'aime Abraham ; sa voix touchante
A percé la voûte du ciel.

Monarque injuste, écoute et tremble.
Rends cette femme à son époux,
Et qu'un même lit les rassemble;
Rends-la; je suis le Dieu jaloux. »
« J'ignorais qu'elle fût sa femme,
Dit le prince un peu sèchement :
S'il se plaint, c'est injustement.
A cette épouse qu'il réclame,
Pourquoi donner le nom de sœur?
Ce nom, que j'ai cru véritable,
Causa son prétendu malheur.
De sa feinte suis-je coupable?
Je lui rends la jeune Sara;
Je la rends innocente et pure;
Le tems m'a manqué, je vous jure;
Elle-même vous le dira. »
La belle trouva plus honnête
D'éviter l'explication,
Et de baisser un peu la tête,
En signe d'approbation :
Et quand sa main alla reprendre
Celle de son mari boudeur,

Elle tourna sur le menteur
Un œil reconnaissant et tendre.
Ils partirent le lendemain.
D'abord on garda le silence ;
Puis quelques mots sans conséquence
Sur le beau tems, sur le chemin ;
Par degrés ce fâcheux nuage
S'éclaircit ; au déclin du jour,
On sourit, on parla d'amour ;
Et depuis on fit bon ménage.
Un fils manquait à leur bonheur.
Du Ciel ils avaient la promesse.
Pour l'accomplir, avec ardeur
Ils travaillaient ; et leur jeunesse
S'écoulait dans ce vain labeur.
Enfin l'épouse débonnaire
S'avisa d'un nouveau moyen,
Très-simple, et qui réussit bien.
« Dieu t'a promis le nom de père,
Dit-elle à son mari. — Cent fois.
— Mais il n'a pas borné ton choix ;
Il n'a point désigné la mère.

— Non. — Je le vois avec chagrin,
Le Seigneur a fermé mon sein,
Conclusit me : prends cette fille
Qui d'Égypte nous a suivis,
Elle est jeune, fraîche et gentille,
Agar te donnera des fils.
— Soit, essayons : mais de ma couche
Crois-tu qu'elle veuille approcher ?
Elle est sage, un rien l'effarouche.
— Moi-même je vais la chercher. »
Elle sort, instruit sa rivale,
Combat ses timides refus,
Et sur la couche nuptiale
Elle place ses charmes nus.
Leçon touchante pour les femmes !
L'hymen serait un paradis,
Si vous aviez souvent, mesdames,
Ces petits soins pour vos maris.
Ce sacrifice un peu pénible,
Mais assez fréquent dans la Bible,
Ne fut point perdu devant Dieu.
Il s'en souvint en tems et lieu.

Sara vieillit, sans plus attendre
Ce fils annoncé tant de fois.
Quatre-vingt-dix ans et trois mois
Courbaient sa tête : que prétendre
A cet âge, avec un mari
Qui comptait un siècle accompli ?
Des morts réchauffe-t-on la cendre?
Or, un jour que paisiblement
Ils causaient devant leurs cabanes,
Invisible pour les profanes,
Dieu leur apparaît brusquement.
Ils se prosternent et l'adorent.
« Béni soit mon maître et seigneur
Qui visite son serviteur,
Dit Abraham ! nos vœux implorent
Une autre grace : qu'en ce lieu
Il daigne s'arrêter un peu ;
Qu'assis sous ce toit de verdure,
Il permette à nos faibles mains
De verser sur ses pieds divins
Une eau rafraîchissante et pure. »
Jéhovah, comme vous savez,

Aux gens simples se communique ;
Il s'assit sous un arbre antique ;
Et quand ses pieds furent lavés,
On servit le festin rustique,
Un pain blanc, du beurre et de l'eau,
Du lait qu'à l'instant même on tire,
Et pour dessert un jeune veau
Que sur des charbons on fit cuire.
Dieu dîna de bon appétit
Par complaisance, et puis il dit :
« Ce fils trop annoncé peut-être,
Ce fils qui sera juste et bon,
Ce cher fils, eh bien, il va naître.
D'Isaac qu'il porte le nom. »
A ces paroles, dans son ame
Le bon homme rit et douta ;
Mais de son indiscrète femme
Le rire avec force éclata.
Dieu lui dit : « Apprends, téméraire,
Créature vaine et sans foi,
Que la raison doit devant moi
S'humilier, croire, et se taire.

— Seigneur, que votre voix sévère
Daigne s'adoucir; un enfant
Fait par nous! le moyen d'y croire?
J'ai perdu jusqu'à la mémoire.
— Je me nomme le Tout-puissant.
— Nous sommes si vieux! — Bagatelle.
— Une indigestion vient-elle
A femme qui ne mange pas?
L'appétit peut renaître. — Hélas!
Je le vois, avec sa servante
Le Seigneur s'amuse et plaisante:
— Adieu, dès demain tu croiras. »
Qu'avec raison l'on vous regrette,
Jours d'innocence, jours heureux!
Moins sédentaire dans les cieux,
Dieu visitait notre planète,
Et tout en allait beaucoup mieux.
Les anges parcouraient la terre,
Chargés de messages divins,
Et leur présence toujours chère
Servait de spectacle aux humains.
Grace à leurs charmantes figures,

Chez des gens sans mœurs et sans lois
Il leur arrivait quelquefois
D'assez fâcheuses aventures.
Sodome paya cher l'affront
Que sa brutale impertinence
Imprima sur leur chaste front.
Le châtiment suivit l'offense.
Le ciel avait vengé l'amour, *Lot et ses filles.*
Sodome était réduite en poudre,
Et les derniers traits de la foudre
Tombaient sur cet affreux séjour.
Lot, débarrassé de sa femme,
Fuyait gaîment ces tristes lieux,
Bénissant le ciel en son ame,
Et disant: Tout est pour le mieux.
Ses filles, respirant à peine,
Près de lui viennent se ranger:
Leur frayeur survit au danger;
Et vers la montagne prochaine
Tous trois courent d'un pied léger.
Un antre devient leur asile;
Mais ce séjour n'a rien d'affreux.

Le rocher lentement distille
Une eau qui tombe exprès pour eux :
Cette eau qui descend goutte à goutte,
Et semble se perdre en vapeurs,
S'unit, coule, et marque sa route
Par un léger ruban de fleurs.
Planté par la sage nature,
Un large buisson de rosiers
Pouvait aux animaux guerriers
De l'antre cacher l'ouverture.
Des pampres chargés de raisins
Courent sur le roc et serpentent.
Au fruit coloré qu'ils présentent
Déja Lot a porté ses mains.
Tandis qu'il remplit la corbeille,
Phéoné tout bas à l'oreille
Disait à la jeune Thamna :
« Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère ?
Adieu l'hymen, et nous voilà
Désormais seules sur la terre.
Notre sort est bien malheureux !
Plus de ressource.—Il n'en est guère.

—Pas un homme, et nous sommes deux.
—Il en reste un.—C'est notre père.
—C'est le seul, et ce mot dit tout.
—La nécessité nous absout,
J'en conviens ; mais à la sagesse
Lot est fidèle : ne crois pas
Que vers nous il fasse un seul pas.
—Peut-être.—Et quel moyen?—L'ivresse.»
Pendant ce rapide entretien
Dont le papa n'entendit rien,
Et qui colora leur visage,
La cadette, suivant l'usage,
Apprêtait le repas du soir.
C'était sur le nectar des treilles
Qu'elle fondait tout son espoir :
Elle en prépara deux bouteilles.
Le premier moment d'un soupé
Est toujours donné au silence ;
Puis un discours entrecoupé
Commence, tombe et recommence ;
L'esprit s'anime, et l'enjoûment
Du dessert forme l'agrément.

Au dessert bientôt Lot arrive,
Et sa gaîté devient plus vive.
Ses filles, tout en l'écoutant,
Suivaient leur insolente idée;
Sa coupe, à chaque instant vidée,
Se remplissait à chaque instant.
Par degrés sa langue affaiblie
Dans ses discours s'embarrassa.
Un dernier verre on lui versa,
Et sa raison devint folie.
Si j'en crois de savans rabins
Qui sur ce texte ont fait un livre,
Le bonhomme n'était pas ivre,
Mais seulement entre deux vins.
Thamna sourit, tourne la tête;
Et pour ne pas troubler la fête,
Elle s'éloigne prudemment.
Assise dans l'enfoncement,
La jeune et maligne pucelle
Lorgnait du coin de la prunelle,
Et son cœur battait fortement.
La nuit survient, et la pauvrette

S'endort, ne pouvant faire mieux,
Mais un songe capricieux
Tourmenta son ame inquiète.
Sous des ombrages parfumés
Tout-à-coup elle est transportée :
Dans cette retraite enchantée,
Tout plaît à ses regards charmés.
La nature y paraît plus belle,
Le ciel plus pur, et l'air plus doux.
Un amant tombe à ses genoux ;
Il est tendre, il sera fidèle.
Mais la scène a déja changé :
Les vents précurseurs de l'orage,
En sifflant, courbent le feuillage ;
De vapeurs le ciel est chargé ;
L'éclair a déchiré la nue ;
Thamna s'enfuit ; avec fracas
La foudre soudain descendue
La suit et s'attache à ses pas.
Puis un souvenir pour sa mère ;
Puis un retour vers ce jardin,
Vers ce bocage solitaire

Où l'amour lui tendait la main.
Puis à Sodome elle croit être.
« Viens, lui disait un jeune traître;
Viens donc, mon bel ange. » A ce mot,
Elle se réveille en sursaut.
D'un tel songe encore étonnée,
Elle entend bientôt son aînée
Qui tout bas l'appelle : « Ma sœur ?
—Eh bien, que veux-tu ?—Prends ma place.
—A dire vrai, j'ai quelque peur.
—Le tems fuit, et l'ivresse passe. »
Du vin que l'on buvait alors
La vertu tenait du miracle,
Puisque Lot sans beaucoup d'efforts
Sut triompher d'un double obstacle;
Et même on dit que le papa,
Rajeunissant dans la victoire,
Lestement décupla sa gloire.
On n'en fait plus de ces vins là.
Il se réveille avec l'aurore
Bien dégrisé, quoiqu'un peu las.
Ses filles sommeillaient encore.

Nul indice de leurs ébats.
Leur bon et respectable père
Les baise, non plus en amant ;
Et tous trois bien dévotement
S'agenouillent pour la prière.
C'est à regret que j'ai conté
Cette aventure un peu gaillarde.
Les saintes du jour par mégarde
La liront ; pour leur chasteté
Quelle image ! mais quoi qu'on fasse ;
Dans un livre tout n'est pas bon :
Ici du moins la bible place
L'antidote après le poison.
De nos filles sois le modèle,
Toi, qui fus belle, et plus que belle,
Douce et touchante Rebecca :
Ton nom rappelle l'innocence,
Et toujours avec complaisance
Le Parnasse te chantera.
La nuit était déja prochaine, *Rebecc*
Quand le fidèle Jezahor
S'arrêta près d'une fontaine

Devant la ville de Nachor.
Une fille charmante arrive,
Tenant une cruche à la main:
Sa voix d'une chanson naïve
Répète le pieux refrain.
A son air on voit qu'elle est sage.
Elle s'approche: « Homme inconnu,
Dit-elle, d'un ton ingénu,
La sueur mouille ton visage;
Goûte la fraîcheur de ces eaux,
Et désaltère tes chameaux
Fatigués par un long voyage. »
Son offre plaît à Jézahor;
Dans la cruche il se désaltère;
Puis la cruche s'emplit encor,
Et verse aux chameaux l'onde claire.
Elle reprend avec bonté:
« Le jour fuit; dans l'obscurité
Tes pas vont s'égarer sans doute:
Prends chez nous l'hospitalité;
Demain tu poursuivras ta route.
—Oui, j'entrerai dans ta maison,

Fille aimable; quel est ton nom?
—Je suis Rebecca; j'ai pour père
Le bon et juste Bathuel,
Neveu d'Abraham.—Jour prospère!
Rebecca, je bénis le ciel,
Le ciel qui dans ce lieu champêtre
A sans doute guidé mes pas.
Si l'espoir ne m'abuse pas,
Voilà l'épouse de mon maître. »
Dans la ville alors il la suit,
Et chez Bathuel introduit,
Il s'acquitte de son message.
Pour Isaac il demanda
Une compagne jeune et sage,
La vertueuse Rebecca;
Et le bon père l'accorda.
Elle partit avant l'aurore,
Le cœur tremblant et plein d'amour;
Elle trembla durant le jour;
Le soir elle tremblait encore;
Et voyant quelqu'un s'approcher,
Elle dit d'une voix timide:

« On vient à nous d'un pas rapide ;
Quel homme ainsi peut nous chercher ?
—Sans doute que l'amour le guide ;
Rassurez-vous. » Son cri subit
Remplaça le salut d'usage,
Et sa main pudique étendit
Un voile épais sur son visage.
Que ne puis-je toujours tracer *Dina.*
De pareils tableaux ! mais traduire,
C'est être esclave ; il faut tout dire ;
Sous vos yeux Dina doit passer.
Du bon Jacob c'était la fille,
Pucelle encore, et trop gentille
Pour conserver ce titre-là.
Un jour cette belle Dina,
Dans une vague rêverie,
Voulait les fleurs de la prairie,
Et des cabanes s'éloigna.
Pensers de vierge, c'est-à-dire
Pensers d'amour, troublent son cœur.
Elle chante ou plutôt soupire
Ces mots où se peint la candeur.

« Je suis aussi fraîche que l'aube.
Aux regards en vain je dérobe
De mon sein le double trésor :
Toujours sa rondeur indocile
Repousse le voile inutile ;
Hélas ! et je suis vierge encor. »

« La nature semble amoureuse.
Les troupeaux sur l'herbe poudreuse
A leurs désirs donnent l'essor ;
Des oiseaux le doux badinage
Agite à mes yeux le feuillage ;
Hélas ! et je suis vierge encor. »

« Cette nuit... trop heureux mensonge !
Un ange m'apparut en songe.
Il rayonnait d'azur et d'or.
Sur son sein brûlant il me presse ;
Je me réveille dans l'ivresse ;
Hélas ! et je suis vierge encor. »

Sa chanson finissait à peine,
Le roi de la cité prochaine
L'aperçoit, l'arrête, et lui dit :
Partagez mon trône et mon lit.

A ces mots il la traite en reine.
Vainement dans ses bras nerveux
Se débat la faible bergère ;
Par un hasard involontaire
Cet effort l'enchaîne encor mieux.
Que faire alors ? Dina vaincue
Pardonne à cet audacieux,
Et livre sa bouche ingénue
A ses baisers impérieux.
Soudain, par leur vive jeunesse
Vers la jouissance emportés,
Tous deux des molles voluptés
Boivent la coupe enchanteresse.
Des bras de sa belle maîtresse
L'imprudent se dégage enfin :
Son front est riant et serein,
Son ame nage dans l'ivresse ;
Et tandis qu'un nouveau desir
Déja l'embrase et le dévore,
Sa victime soupire encore
Et de douleur et de plaisir.
Reine par le fait, pouvait-elle

Refuser d'en prendre le nom ?
Le sceptre lui plaisait, dit-on ;
Un sceptre plaît à toute belle.
Sichem dans son petit palais
Conduit son épouse nouvelle,
Et la présente à ses sujets.
Un d'entr'eux lui dit : « Sans colère
Daigne écouter ton serviteur.
De Dina Jacob est le père :
Ce puissant et riche pasteur
A douze fils ; jeunes et braves,
Ils peuvent, armant leurs esclaves,
Ravager nos fertiles champs :
Préviens ce danger.—J'y consens.
Je veux plaire à celle que j'aime ;
Aux siens je veux offrir moi-même
Une alliance et des présens. »
Le lendemain d'assez bonne heure
Il va chercher dans sa demeure
L'honnête et vertueux vieillard,
Et lui dit : « Ta fille m'est chère,
Elle m'aime ; deviens mon père,

Et de mes biens prends une part.
Que la paix rentre dans vos ames.
Je suis juste, mon peuple est doux:
Pour vos fils nous avons des femmes,
Et pour vos filles des époux.
—Non, d'un hymen illégitime
Les plaisirs nous sont interdits,
Et des peuples incirconcis
L'alliance est pour nous un crime.
—Eh bien, j'obéis à ta loi.
Au superflu je ne tiens guères;
Dès ce soir, mes sujets et moi,
Nous retrancherons ces misères.
—Fort bien; par l'hymen confondus,
Alors nous ne formerons plus
Qu'un seul peuple, un peuple de frères.»
Jacob était sincère; mais
Ses enfans secouaient la tête:
Au monarque ainsi qu'aux sujets
Ils préparaient une autre fête.
Le soir même on fait publier,
Et dans la ville on va crier

Un édit qui porte en substance
Que tous les mâles sur-le-champ
S'armeront d'un outil tranchant,
Et couperont la différence
Qui se trouve entre eux et Jacob ;
Signé Sichem, plus bas, Naob.
Le peuple s'étonne et murmure.
« La prodigue et sage nature
D'un superflu nous a fait don ;
Pourquoi s'en priver ? ma foi, non.
De son bien que le roi dispose ;
Mais du nôtre, c'est autre chose. »
Sichem harangue les mutins ;
De l'alliance qu'il ménage
Il leur démontre l'avantage,
Les profits nombreux et certains.
De forts poumons et des promesses,
Des menaces et des caresses,
Persuadent facilement.
A l'instant chaque Sichémite
Se transforme en Israélite,
Et puis se couche tristement.

Ils sommeillaient ces pauvres diables,
Lorsque les fils impitoyables
Du bon Jacob, et leurs cousins,
Et leurs amis, et tout leur monde,
Du manteau de la nuit profonde
Couvrant leurs perfides desseins,
Entrent dans la ville : à leur tête
J'apperçois Ruben ; il s'arrête,
Se tourne et dit : « Partageons-nous ;
Séparément portons nos coups.
Ces gens, auxquels je m'intéresse,
Malades sont, guérissons-les,
Mais pour toujours ; point de faiblesse.
Moi, je me charge du palais. »
Dans la ville aussitôt les traîtres
S'élancent ; à leurs cris affreux
Se mêlent des cris douloureux.
On brise portes et fenêtres ;
On entre, on tue, et puis l'on sort ;
On entre ailleurs, et l'on assomme ;
Et sans excepter un seul homme,
De tout malade on fit un mort.

La nuit avait vu le carnage ;
Le jour éclaira le pillage ;
Il fut complet ; et les vainqueurs,
Chargés de dépouilles sanglantes,
Poliment aux veuves tremblantes
S'offrirent pour consolateurs.
Du hameau l'on reprit la route.
Le pauvre Sichem n'était plus.
Dina, baissant des yeux confus,
Soupirait ; et la bible doute
Si c'était regret ou plaisir
D'être vengée ; on peut choisir.
Ce monsieur Ruben si sévère, *Ruben et Bala.*
Et si chatouilleux pour Dina,
Convoitait la jeune Bala,
Concubine de son vieux père.
Au pied d'un oranger en fleurs,
Étendu sur un lit de mousse,
Un jour d'une voix lente et douce
Il chantait ainsi ses douleurs :
« C'en est fait, j'ai cessé de plaire ;
Bala m'a retiré son cœur ;

Elle m'a dit : Fuis téméraire.
Et c'est l'arrêt de mon malheur. »
« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »
« Trop d'audace a causé ma perte.
J'ai vu son sourire enchanteur,
J'ai baisé sa bouche entr'ouverte,
Et j'ai cru baiser une fleur. »
« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »
« Malgré le courroux qui l'anime,
Je ne saurais me repentir ;
Et du baiser qui fait mon crime
J'aime encore le souvenir. »
« Adieu, touchante rêverie,
Adieu, riant et frais séjour,
Adieu le printems et la vie,
Adieu tout, puisqu'adieu l'amour. »

Tandis que sa plainte si tendre
Éveille l'écho de ces lieux,
Un bruit léger se fait entendre,
Deux mains viennent fermer ses yeux,
Une bouche effleure la sienne,
Et dit: « Demeure en ce séjour;
Bala pardonne et te ramène
Le printems, la vie, et l'amour. »
Toujours le pardon autorise
D'autres larcins : en ce moment,
Sur l'arbre qui les favorise
Le vent passe rapidement;
Les branches aussitôt penchées
Forment un dais voluptueux,
Et les fleurs qu'il a détachées
Pleuvent sur le couple amoureux.
Combien notre bible est naïve !
Siècle présent, siècle immoral,
De la simplesse primitive
Et de l'âge patriarchal
Lis du moins l'histoire instructive.
On y viole assez souvent;

Souvent on s'y permet l'inceste;
Mais l'acte le plus immodeste
Y prend un air presque décent.
Judas voyait sa bru gentille,
Veuve trop tôt et sans famille,
Se dessécher comme une fleur
Que néglige le laboureur.
Pour mettre à profit sa jeunesse,
Et pour égayer sa tristesse,
Il dit au second de ses fils : *Onan.*
« Vole chez Thamar, obéis.
Thamar est fraîche encore et belle;
Aime-la, fais-lui des enfans
Qui l'honorent dans ses vieux ans,
Et qui puissent hériter d'elle. »
Mais Onan, dont l'avidité
Sur l'héritage avait compté,
N'obéit point : sa fantaisie
S'avisa d'un autre moyen.
Il trouvait la veuve jolie,
Et l'aimait quoiqu'il n'en dit rien.
Il épousa donc son image;

Et, l'ornant de nouveaux appas,
Il lui prodiguait un hommage
Qu'elle-même n'obtenait pas.
Dieu le vit, et dit ces paroles :
« Mes regards ne sauraient souffrir
Ce ridicule et sot plaisir,
Qui sera celui des écoles.
Que ce nigaud meure ! » Il est mort.
Thamar n'en fut pas plus heureuse.
Sa jeunesse encor scrupuleuse
Du veuvage s'ennuyait fort.
« Bannis un souvenir funeste,
Lui dit Judas ; un fils me reste :
L'usage établi parmi nous
Veut qu'un jour il soit ton époux.
L'affreuse mort dans ta demeure
Frappa ses aînés ; je les pleure,
Mais je suis juste : quand Séla,
Dont l'enfance finit à peine,
Dans la jeunesse avancera,
Sa main demandera la tienne,
Et ma bouche vous bénira.

Va donc attendre chez ton père
Ce jour heureux : sans doute ailleurs
Ton chagrin pourra se distraire.
Ici tout nourrit tes douleurs. »
Thamar à sa voix fut docile :
Elle partit le lendemain ;
Et dans le village voisin
Vécut solitaire et tranquille.
Séla grandit, et sous ses yeux *Séla et Ada.*
Croissait une esclave jolie,
Que dès l'enfance il a chérie,
Et qui partage tous ses jeux.
Ce sont les jeux de l'innocence :
Mais depuis l'aube jusqu'au soir
Ils se cherchaient, sans le savoir ;
En se quittant, de se revoir
Chacun emportait l'assurance ;
Et, plus tendre de jour en jour,
Leur amitié devint amour.
Tous deux l'ignoraient. Sans mystère
La fidèle et charmante Ada
Aux champs accompagnait Séla,

Et lui donnait le nom de frère.
Ce frère des desirs naissans
Éprouvait la vive piqûre ;
Sans les éclairer, la nature
Éveillait son ame et ses sens.
Cette fièvre est contagieuse.
Le couple malade est surpris
Se plaint d'une voix amoureuse ;
Aux plaintes succèdent les ris ;
Les ris font place à la tristesse ;
Pour se distraire, avec vitesse
On court sur le gazon touffu ;
On s'arrête, et l'on parle encore
De ce mal toujours inconnu,
Et du remède qu'on ignore.
« Mon frère, d'un esprit malin
Ce que nous sentons est l'ouvrage.
Que faire? Donne-moi ta main ;
Pour un moment cela soulage.
—Touche mon cœur.—Ah! comme il bat!
On a jeté sur nous un charme.
Tes yeux pétillent ; cet éclat

N'est pas naturel, et m'alarme.
—Les tiens brillent du même feu.
—Presse mon front, ma sœur.—Ah dieu!
Quelle chaleur!... le baiser même
N'y peut rien; ma crainte est extrême.
J'imagine... Attends un moment.
Ma guirlande, qu'heureusement
Dans un lieu frais j'ai déposée,
Humide encore de rosée,
Rafraîchira ton front brûlant. »
Pour éteindre ce feu rebelle,
Qu'ils attisaient sans le vouloir,
Dans la même onde chaque soir
Ils se baignent; façon nouvelle
De chasser l'importun desir.
Innocens et nus, sans rougir
Ils entrent dans cette eau limpide.
Rien n'échappe au regard avide;
Tout s'offre au baiser amoureux;
Et de ce bain voluptueux
On devine l'effet rapide.
De l'onde ils sortent plus épris.

Sans projet, sur ces bords fleuris
Ils se couchent dans l'herbe épaisse,
Qui les recouvre et les caresse.
Voilà leurs bras entrelacés;
L'un contre l'autre ils sont pressés;
De volupté chacun soupire;
Chacun, d'ivresse consumé,
Avec avidité respire.
L'haleine de l'objet aimé.
« O mon frère! ce mal dessèche
Ta bouche auparavant si fraîche. »
La tendre Ada parlait ainsi;
Et soudain ses lèvres charmantes,
Ses longs baisers, de son ami
Humectent les lèvres brûlantes.
Cependant du toit paternel *Séla et Thamar.*
Thamar se lassait, sans le dire.
Après l'hymen elle soupire.
Chaque matin sa bouche au ciel
Fait cette prière naïve :
« A mes vingt ans n'ajoute rien.
Mais de Séla tu devrais bien

Hâter la jeunesse tardive. »
Un jour que seule dans les champs
En rêvant elle se promène,
Et de loin lorgne les passans,
Un berger traverse la plaine.
« C'est lui, dit la veuve tout bas,
Lui-même ; quel dessein le guide ? »
Le jeune homme d'un air timide
L'aborde : « Ne t'offense pas
Si j'arrête un moment tes pas :
Tourne sur moi des yeux propices.
Quelle est la femme dans ces lieux
Dont le savoir mystérieux
Chasse, dit-on, les maléfices ?
—Mes traits te sont donc inconnus ?
—Oui, je n'ai nulle souvenance...
—Qu'entre nous l'amitié commence.
Fils de Judas, ne cherche plus
Cette femme que Dieu protège ;
Tu la vois.—Eh bien, oserai-je
De vous attendre un entretien ?
—J'écoute, parle, et n'omets rien. »

Longuement alors il explique
La fièvre étrange et sympathique
Qui le tourmente, ses progrès,
Et la nature, et l'insuccès
Des remèdes qu'il imagine.
Le lecteur aisément devine
De Thamar le dépit jaloux.
Mais à quoi bon un vain courroux?
Il vaut mieux, en femme prudente,
Saisir l'occasion présente
Toujours si prompte à s'échapper,
Et sur l'hymen anticiper.
Thamar à la raison docile
Réplique donc en souriant:
« Ce mal là n'a rien d'effrayant,
Et le remède en est facile.
Mais ici passent les bergers;
Et l'ombre la plus solitaire
A mes leçons est nécessaire.
Suis-moi dans ce bois d'orangers. »
Dans le bois donc ils disparaissent.
Un vert tapis s'offre à propos

Sous la voûte des longs rameaux
Qui s'entrelacent et se pressent,
« De ce lieu j'aime la fraîcheur,
Dit Thamar; vive est la chaleur,
Et nous avons marché bien vîte. »
Sur l'herbe elle se précipite.
Aussitôt son adroite main
Entr'ouvre sa blanche tunique,
Moins blanche que son joli sein;
Puis d'un ton grave et prophétique:
« Les paroles, mon jeune ami,
N'instruisent jamais qu'à demi.
De ta guérison je suis sûre;
Mais je ne saurais l'achever
Sans connaître, sans éprouver
Les remèdes que la nature
Te suggéra jusqu'à présent
Contre un mal toujours renaissant.
—A mes côtés Ada se place.
—Ensuite? Ensuite je l'embrasse;
Et, lui donnant le nom de sœur;
Je la pressé ainsi sur mon cœur.

—Fort bien ; mais Ada que fait-elle ?
—Beaucoup ; compatissante et belle,
Ada me serre également.
—Comme cela ?—Plus fortement.
—Après.—Après, dans l'herbe haute
Nous voilà couchés.—Côte à côte ?
—Sans doute. —Alors que faites-vous ?
L'embrassement devient plus doux ;
Cette fièvre qui nous agite
Redouble ; notre cœur palpite ;
Notre bonheur est douloureux.
—Oh, vraiment je vous plains tous deux.
—Dans nos veines le feu circule.
Ce feu qui lentement nous brûle,
Et qui nous glace quelquefois,
Résiste au baiser.— Je le crois.
Et ce baiser est-il bien tendre ?
—Jugez vous-même, le voici.
—Chez Séla, ce n'est pas ainsi
Qu'il faut le donner et le rendre.
—Comment donc ?—Retiens ma leçon...
—Oui, charmante est cette façon.

Encore.—Volontiers.—Encore.
—J'y consens.—Funeste bienfait!
Du mal secret qui me dévore
De nouveau j'éprouve l'effet.
—Il s'appaisera je l'espère.
—Eh bien, dites, que faut-il faire ? »
Un silence plein de douceur
Suivit cet entretien rapide.
C'est un repos pour le conteur;
Et mon intelligent lecteur
Aisément suppléera ce vide.
Séla recouvre enfin la voix,
Et veut s'instruire une autre fois.
A lui permis; mais le poëte,
Jugé toujours sévèrement,
Ne doit pas imiter l'amant
Qui recommence et se répète.
Du remède bien assuré,
Il quitte enfin son joli maître.
« De mon absence Ada peut-être
Plus d'une fois a soupiré,
Disait-il. Elle va connaître...

Doux moment ! Me voici, ma sœur,
Et je t'apporte le bonheur.
De celle qu'il croyait heureuse
Combien la plainte douloureuse
L'étonna ! Plus qu'elle il pleurait.
« Chère Ada, pardonne à ton frère,
Pardonne : une femme étrangère
M'a guéri ; de son doux secret
J'irai m'instruire davantage ;
Ton bonheur sera mon ouvrage. »
Il ne voit pas le lendemain
Cette femme dont l'art divin
En plaisir sait changer la peine.
Déja dans une attente vaine
Trois jours, trois siècles, sont passés ;
L'impatience le dévore.
Le quatrième, il cherche encore,
Et voilà ses vœux exaucés.
Sans feinte, et non pas sans murmure,
Il conte sa mésaventure
A la friponne qui sourit ;
Puis d'un ton plus doux il lui dit :

« Vous êtes si bonne et si belle !
De grace, une leçon nouvelle. »
Pour réponse dans les sillons
Que dorent les riches moissons
D'un pas rapide elle s'avance.
Le jeune homme suit en silence.
Au milieu du champ parvenus,
La hauteur de ces blés touffus
Laisse à peine entrevoir leur tête.
Alors l'heureux couple s'arrête,
Par-tout promène un œil discret,
Sourit, se baisse, et disparaît.
Soudain sur la moisson mobile
S'élève un souffle caressant,
Qui balance et courbe, en glissant,
Des épis la cime docile.
Un tems assez long s'écoula :
Mais enfin l'aimable Séla
Reparaît, et Thamar ensuite.
L'écolier mieux instruit la quitte.
Des blés à pas lents elle sort :
Pour s'y rendre elle allait plus vîte.

Pour vous, la belle, je crains fort
Du passant l'œil et la critique.
Comment voulez-vous qu'il explique
Ces yeux languissamment baissés,
A vos talons cette poussière,
Ces vêtemens un peu froissés,
Qui sur l'herbe long-tems pressés
Ont pris sa couleur étrangère,
Et ces brins de paille légère
A vos cheveux entrelacés?
Séla, par elle plus habile,
Courut vers la docile Ada,
Qui de ses leçons profita.
Cette étude est douce et facile.
Judas des prétendus amis
Sait les amours, et les tolère.
Un tel passe-tems à son fils
Rendait l'hymen peu nécessaire;
Et c'est l'hymen qu'il redoutait.
Vainement Thamar y comptait;
En vain Séla croissait en âge;
Pas un seul mot du mariage.

« Thamar déja veuve deux fois
Pourrait bien l'être une troisième,
Disait le père : elle a des droits ;
Mais je crains pour un fils que j'aime. »
Un jour à Thamar on apprit *Thamar et Judas.*
Que Judas, pour un court voyage
S'éloignant du toit qu'il chérit,
Allait passer près du village.
Elle quitte alors promptement
Du veuvage le vêtement ;
D'herbe et de fleurs elle couronne
L'ébène de ses longs cheveux,
Entoure d'anneaux précieux
Ses bras et sa jambe mignonne,
Découvre un des globes de lis
Que voile l'usage sévère,
Et prend la tunique légère
Des courtisanes de Memphis.
Une heure à peine est écoulée,
Descendant du coteau voisin,
Le beau-père sur le chemin
Rencontre une femme voilée.

« Son maintien gracieux et doux
Me plaît, dit-il; sa taille est fine;
Ses mains blanches comme l'hermine
Retombent sur ses deux genoux.
Abordons-la... Belle inconnue,
Qu'un sort propice offre à ma vue,
Que le seigneur soit avec vous!
Malgré le voile qui vous cache,
Vos attraits ont touché mon cœur:
Voulez-vous que ma main détache
La ceinture de la pudeur?
—Je ne suis point femme publique.
Mais celui qu'un usage antique
Rend l'arbitre de mes destins
Semble m'oublier.—Je vous plains.
—Malgré mes droits, il me refuse
Un époux.—Prenez un amant.
Son injustice est votre excuse.
—Le puis-je? parlez franchement.
—Sans doute; et de la circonstance
Vous devez même profiter.
Ces blés qu'un souffle ami balance

Au plaisir semblent inviter.
—Il est vrai ; mais pour récompense
Qu'obtiendrai-je ?—Un jeune chevreau,
Que chez vous je ferai conduire.
—Au traité je veux bien souscrire,
Si pour garant j'ai votre anneau.
Sur l'avenir qu'il me rassure.
—Je vous le donne ; mais pourquoi
Joignez-vous à votre parure
Ce voile jaloux ?—Jurez-moi
De le respecter.—Je le jure. »
Le soir même le bon Judas
Dit à son esclave fidèle :
« Écoute ; et prouve-moi ton zèle.
Dans le troupeau tu choisiras
Un chevreau, qu'il te faut conduire
Discrètement et sans mot dire
Au village qu'on voit là-bas.
Dans ce lieu cherche la demeure
D'une femme qui ce matin,
Assise sur le grand chemin,
Avec moi s'entretint une heure.

En échange de ce chevreau
Elle te rendra mon anneau. »
L'esclave, malgré son adresse,
De la femme ignorant le nom,
Ne put remplir sa mission.
Avec constance, avec tristesse,
De porte en porte promenant
L'animal craintif et bêlant,
A tous les passans il s'adresse;
Et les passans répondaient tous :
« Cherche ailleurs cette courtisane,
L'homme au chevreau : fille profane
Jamais n'habita parmi nous. »
Mais bientôt du même village
Il reçoit ce triste message :
« Thamar a blessé ton honneur;
Et de sa taille la rondeur
Décèle un honteux adultère.
Prononce, et dis ce qu'il faut faire.
— Il faut obéir à la loi.
Qu'elle paraisse devant moi. »
On va la chercher, on l'entraîne,

Ses mains mignonnes on enchaîne,
Et la voilà devant Judas.
Son visage est baigné de larmes;
Et chacun regrette ses charmes
Déja condamnés au trépas.
« O fille autrefois si chérie!
Quel est l'infâme séducteur
Qui cause aujourd'hui mon malheur,
Qui t'arrache aujourd'hui la vie?
— Voici l'anneau qu'il m'a donné.
— Que vois-je? père infortuné!
Je suis seul injuste et coupable.
Tu vivras, fille trop aimable.
Mais le ciel sans doute est fâché;
Thamar, implorons sa clémence.
Ensemble nous avons péché;
Faisons ensemble pénitence. »
Lecteur, tu souris à ce trait.
Mais du patriarche indiscret
Que l'exemple au moins te profite.
Si tu vois gentilles catins
Assises sur les grands chemins,

Tourne la tête, passe vîte,
Et redoute les blés voisins.
Judas avait un jeune frère
Qui déja croissait en vertus :
Peut-être ses vœux ingénus
Du ciel fléchirent la colère
Joseph, esclave dans Memphis, *Joseph et Nitéflis.*
A l'amoureuse Nitéflis
Innocemment avait su plaire.
Lui seul à son gré la servait ;
Sans humeur et sans négligence,
Lui seul avec intelligence
A ses ordres obéissait ;
Lui seul de sa chambre approchait.
A chaque instant sa voix l'appelle ;
A chaque instant Joseph est là ;
Faites ceci, faites cela ;
Et toujours louange nouvelle.
Un soir, dans son appartement,
Cet esclave attentif et sage
Allait, venait, et proprement
Rangeait tout, selon son usage :

« Joseph, dit-elle, en ce moment
Nous pouvons être heureux sans crainte ;
Je suis seule ; plus de contrainte,
Et jouis des droits d'un amant. »
Ainsi parlant, elle se couche
Sur des coussins voluptueux ;
Le desir humecte ses yeux,
Et le baiser vient sur sa bouche ;
Son sein tout-à-coup dévoilé
S'enfle, et palpite avec vîtesse,
Et sa main cherche avec mollesse
La main de l'esclave troublé.
« Je ne suis point perfide et traître,
Lui dit Joseph ; n'attendez rien.
Je serai fidèle à mon maître,
A votre bienfaiteur, au mien.
— Nos plaisirs seront un mystère
Impénétrable à mon époux.
— Rien n'échappe au dieu de mon père ;
Ses regards sont fixés sur nous. »
Alors sur l'esclave modeste
Nitéflis veut porter la main ;

Entre ses bras le manteau reste,
Et Joseph disparaît soudain.
Il eut raison, car Dieu lui-même
Disait aux enfans d'Israël :
De l'étrangère qui vous aime
Fuyez le baiser criminel.
Non loin d'une ville parjure *Zambri et Cozbi.*
Où l'on adorait Belphégor,
Une source qu'on voit encor
Donnait une onde fraîche et pure
Qui roulait sur un sable d'or.
Le thym et la fraise sauvage
Se disputaient ses bords aimés,
Et des orangers parfumés
La protégeaient de leur feuillage.
C'était là qu'au déclin du jour
On voyait les jeunes pucelles
Puiser ensemble ou tour-à-tour
L'eau qui coulait exprès pour elles.
Un soir le curieux Zambri
Contemplait leur troupe folâtre
Courant sur le gazon fleuri.

La beauté plait, quoiqu'idolâtre.
De l'Hébreu les sens sont émus.
A ce jeune essaim d'infidelles
Il trouve des graces nouvelles,
Des traits jusqu'alors inconnus:
Toujours la nouvauté nous tente.
Une entr'autre vive et piquante
S'approche, une cruche à la main,
Et sur l'étranger qui l'admire
Elle jette un regard malin
Qu'accompagne un malin sourire.
Un second coup-d'œil l'enhardit.
L'imprudent l'aborde avec grace,
Saisit la cruche, la remplit,
Et sur sa tête la replace.
Par un salut il est payé;
Puis Cozbi rejoint ses amies;
Et déja des vertes prairies
Elle avait franchi la moitié:
Alors elle tourne la tête.
Des yeux son amant la suivait,
De la main il la rappelait.

La fripponne aussitôt s'arrête,
Laisse tomber sa cruche, et dit,
En feignant un léger dépit:
« Maladroite! de la fontaine
Faut-il reprendre le chemin?
Oui, sans doute; c'est double peine;
Mais ce vase doit être plein. »
Elle revient d'un pas rapide.
Zambri la reçoit dans ses bras,
Et presse d'une bouche avide
Ses charmes nus et délicats.
« J'entends du bruit, dit-elle, écoute.
— Ne crains rien, ce sont des oiseaux.
Ils s'aiment, se cherchent sans doute,
Et se trouvent sur les rameaux.
Faisons comme eux, et mieux encore.
Que tes regards sont enchanteurs!
Viens, et couche-toi sur les fleurs;
Le feu du desir me dévore.
— Dieu! je tremble à ce bruit nouveau.
— C'est l'orange mûre et dorée,
Qui de sa tige séparée

Tombe, et flotte sur le ruisseau.
Sois tranquille; en ce lieu personne
Ne troublera notre bonheur.
—Eh bien, presse-moi sur ton cœur;
A tes baisers je m'abandonne. »
Le ciel, qu'irritaient leurs transports,
Charge Phinès de les surprendre.
Il vient, frappe, et ce couple tendre
S'aime encore, dit-on, chez les morts.
Que l'erreur à l'homme est facile!
Que son œil est louche et débile!
Combien ses principes sont faux!
Devrait-il à son ignorance
Joindre encore l'impertinence
Qui juge et tranche à tout propos!
Caïn assassine son frère;
De ses filles Lot est l'amant;
Avec adresse à son beau-père
Thamar escamote un enfant;
Ruben séduit sa belle-mère:
Voilà, disons-nous ici bas,
Des forfaits; gare le tonnerre!

Mais Dieu, qui s'y connaît, j'espère,
Les voit, et ne sourcille pas.
Toucher fille madianite,
Et baiser sa gorge proscrite,
A nos yeux trompés c'est un jeu;
Aux yeux du seigneur, c'est un crime
Digne de l'infernal abyme.
Ne baisons rien, et touchons peu.
David et Bethsabé.
Peut-être David en son ame
Avait calculé tout cela,
Lorsque sans crainte il immola
Le mari dont il prit la femme.
Bethsabée entrait dans le bain
Sans soupçons et tout-à-fait nue;
Sur elle du palais voisin,
Le roi laisse tomber sa vue.
« Quelle est dit-il aux courtisans,
Cette femme brune et jolie
Dont l'aspect a troublé mes sens?
—C'est l'épouse du brave Urie.
Urie en fidèle soldat
De Joab a suivi l'armée;

Ici son épouse alarmée
Attend le succès du combat.
—Je la vois toujours plus charmante.
Je veux par un mot d'entretien
Rassurer son ame tremblante.
Qu'elle vienne, et ne craigne rien. »
C'est en rougissant qu'elle arrive.
Le tête à tête dure peu;
Mais en s'éloignant de ce lieu,
Sa rougeur est encor plus vive.
Le prince à Joab écrivit;
De sa main il voulut écrire;
Et bientôt Joab répondit:
« En ce moment Urie expire. »
David bien et dûment prêché
Par un docteur plein de sagesse,
Pleura quelque tems son péché,
Mais garda toujours sa maîtresse.
Son fils alors, le jeune Amnon, *Amnon et Tamar.*
Brûla d'une coupable flamme.
Il voulait au fond de son ame
Cacher sa folle passion.

« O penchant terrible et funeste !
Disait-il ; Zamar, ô ma sœur !
O doux nom qui fais mon malheur !
Lien sacré que je déteste !
Empoisonné par les remords,
Cet amour est illégitime,
Je le sais ; et l'aspect du crime
Semble ajouter à mes transports. »
Il veut combattre ; vaine attente !
De cet objet victorieux
L'image revient sous ses yeux
Toujours plus belle et plus puissante.
Frappé d'une juste terreur,
Il a fui ; mais Zamar absente
Brûle ses sens, remplit son cœur :
Il la nomme dans son délire,
La nomme, lui parle et l'entend ;
Il la repousse à chaque instant,
Et dans l'air même il la respire.
Tantôt sur le bord des ruisseaux,
Couché dans l'herbe fleurissante,
De ses pleurs il grossit leurs flots,

Et la voix seule des échos
Répond à sa plainte touchante.
Quelquefois sa douleur s'aigrit;
Alors sur des rochers arides
Il promène ses pas rapides
Auprès du torrent qui mugit;
Alors des moissons et des plaines
Il hait le spectacle riant,
Et parcourt des forêts lointaines
Où règne un silence effrayant.
Dans un délire involontaire
Ainsi s'écoule tout le jour;
Faible enfin, épuisé d'amour,
Il cherche son lit solitaire;
Mais l'amour encor l'y poursuit;
Ses larmes coulent dans la nuit;
Ou si quelquefois il sommeille,
Ce repos même est sans douceurs;
Un songe lui rend les erreurs
Et les souffrances de la veille.
Amnon cède enfin au transport
Qui l'entraîne vers ce qu'il aime.

« O Zamar ! c'est toi, c'est toi-même,
Qui dans mon cœur as mis la mort.
J'en jure par le Dieu terrible,
J'ai résisté, j'ai combattu ;
Mais dans ce combat si pénible,
O ma sœur ! l'amour a vaincu.
Ce mot seul cause tes alarmes.
Va, mon cœur est fait pour t'aimer ;
Mes yeux pour contempler tes charmes.
Le monde ose en vain me blâmer.
Suis ces deux ruisseaux dans leur course :
Échappés de la même source,
D'abord ils coulent séparés ;
Puis un même lit les rassemble,
Et leurs flots vont se perdre ensemble
Sous des ombrages ignorés.
Prenons ces oiseaux pour modèles :
Le même nid fut leur berceau ;
Et déja le même rameau
Les voit amoureux et fidèles.
Abel fut aimé de sa sœur,
Et Dieu sourit à leur bonheur.

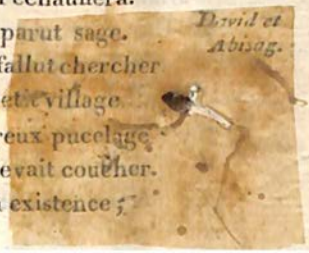
Ce Dieu qui voit couler nos larmes
N'est pas aujourd'hui plus cruel :
Je suis plus sensible qu'Abel,
Et Thirza n'avait pas tes charmes. »
Zamar ne lui répondait pas ;
Sa résistance est incertaine ;
Tremblante elle refuse à peine,
Et fuit à regret de ses bras.
Cependant la noire tristesse
D'Amnon flétrissait les beaux jours.
Il rejetait les vains secours
Que l'art offrait à sa faiblesse.
« Du tombeau si l'on veut m'ôter,
Dit-il, que Zamar se présente
Avec la liqueur bienfaisante
Qu'elle seule sait apprêter. »
Zamar lui porte le breuvage
Il la voit, détourne les yeux,
Et baisse un front silencieux ;
Des larmes baignent son visage ;
Un long soupir sort de son cœur :
Il avance une main brûlante ;

Reçoit la coupe, et de sa sœur
Il a touché la main tremblante.
La coupe échappe de leurs doigts;
Ils frissonnent, Amnon succombe,
Et Zamar sans force et sans voix
Tombe, se relève, et retombe.
Pauvres humains! de vos erreurs
L'inconstance est souvent extrême;
Et souvent aussi les pécheurs
Sont punis par le péché même.
Tout-à-coup dans le cœur d'Amnon
Dieu mit le remords et la honte,
Et du dégoût le froid poison.
Faut-il que ma muse raconte
Ce trait affreux? « Sors, laisse-moi,
Cria-t-il; fuis un misérable,
Fuis donc; dans mon ame coupable
Ta présence répand l'effroi.
Va gémir et pleurer ta gloire;
Et du bonheur empoisonné
Que ta faiblesse m'a donné
Périsse à jamais la mémoire! »

Zamar lui répond en pleurant :
« Quels mots sont sortis de ta bouche !
Ton premier crime fut bien grand ;
Mais, crois-moi, quand ton bras farouche
Ose me chasser, tu commets
Le plus noir de tous les forfaits. »
A ces mots elle se retire.
Ses pas incertains s'égaraient.
Dans sa douleur elle déchire
Les vêtemens qui la couvraient ;
De cendre elle souille sa tête,
Meurtrit l'albâtre de son sein,
Veut parler, rougit et s'arrête,
Sur ses beaux yeux porte sa main,
Rougit encore, et parle enfin :
« Le deuil doit être ma parure.
Pourquoi ce riche vêtement ?
Pourquoi cette blanche ceinture,
Qui des vierges est l'ornement ?
« Helas ! de la robe royale
Il est flétri l'antique honneur ;
De la tunique virginale

Un crime a souillé la blancheur.
« Barbare tu causas ce crime ;
Était-ce à toi de m'en punir ?
De ton amour je fus victime ;
De ta haine il faudra mourir.
« Hair est un supplice encore.
Moins à plaindre dans mon malheur,
Je te pardonne, et je n'implore
D'autre vengeance que ton cœur. »
Mais la vengeance fut affreuse,
Puisqu'Absalon dans sa fureur
Immola son frère à sa sœur,
A sa sœur qui, plus malheureuse
Après cet outrage nouveau,
Suivit le coupable au tombeau.
Dans cette aventure cruelle,
De David l'ame paternelle
Connut la douleur et l'effroi.
Mais de ses peines la plus dure
Fut de vieillir. Un prince, un roi
Devrait-il donc de la nature
Comme un autre subir la loi ?

C'est vainement que son altessse
Avalait, aux yeux d'un docteur,
Ces vins dont l'heureuse chaleur
Dans les sens porte la jeunesse ;
En vain d'une fourrure épaisse
On tient ses vieux membres couverts ;
Glacé par quatre-vingts hivers,
De froid il grelotait sans cesse.
« Il faut, dit l'un des courtisans,
Chercher, trouver une pucelle,
Pucelle, vraiment, fraîche et belle,
Et qui joigne à cela seize ans.
De plus, qu'elle soit caressante :
De sa majesté complaisante
La couche elle partagera,
Et sur son sein l'échauffera.
Ce nouvel avis parut sage.
Mais long-tems il fallut chercher
Enfin, dans un petit village
On trouva l'heureux pucelage
Qui près du roi devait coucher.
On reconnut son existence ;



D'Abisag il portait le nom.
Un jeune berger du canton
Le pourchassait avec constance :
Après trois mois de résistance,
Il chancelait dans ses refus ;
Un jour encore, il n'était plus.
La vanité souvent l'emporte
Sur l'amour, même féminin.
La belle hésita, mais enfin
L'ambition fut la plus forte.
Jézahel tombe à ses genoux,
Et d'un air suppliant et doux :
« Ton cœur a connu la tendresse.
Peut-il oublier sans retour
Et ma constance et la promesse
Que ta bouche fit à l'amour ?
« Tu trouvais tout dans cet asile,
Des bois, des ruisseaux, un beau jour,
Des fêtes, un bonheur tranquille,
Et les hommages de l'amour.
« Tu me quittes ; et moi, cruelle,
Je garderai dans ce séjour

Le souvenir d'une infidelle,
Et les tourmens de mon amour.
« Tu vas chercher un diadême.
Pars, mais tu pourras à ton tour
Regretter, sur le trône même,
Le baiser que donne l'amour. »
Abisag, d'une voix émue :
« N'obscurcis point par le chagrin
L'horizon brillant et serein
Qui se découvre à notre vue.
Je tiendrai ce que j'ai promis.
Au roi l'amour n'est plus permis.
Pour lui ce nouvel hyménée
N'est qu'un remède seulement.
De la bergère couronnée
En secret tu seras l'amant.
Je te vois déja capitaine,
Puis colonel, puis général.
Fidèle et né pour la victoire,
Vers le plaisir et vers la gloire
Tu marcheras d'un pas égal.
Par Jézahel sera cueillie

Cette rose qu'il croit jolie,
Et qu'il faut porter à la cour :
Je la réserve à sa tendresse ;
Et pour gage, mon cœur lui laisse
Un baiser que donne l'amour. »
Elle joignait à la jeunesse
Beaucoup d'attraits, quelque finesse,
Un naïf et doux entretien :
Du prince elle échauffa la glace,
Mais sans la fondre ; il dormit bien
A son épouse rendit grace,
Et de la rose ne dit rien.
Mais au bout d'un mois, cette rose
Qui trouvait qu'au bandeau royal
Il manquait encor quelque chose,
Voulut, sans en dire la cause,
Visiter son hameau natal.
A sa réchauffeuse jolie
David ne disait jamais non ;
Et d'ailleurs cette fantaisie
Annonce un cœur sensible et bon.
Son apparition soudaine

Du berger calme le chagrin.
Elle repart le lendemain
Très satisfaite et vraiment reine.
Jézabel, quelques jours après,
Quitta le hameau pour la ville.
Sur lui d'un roi faible et facile
On accumula les bienfaits.
Toujours cher à sa protectrice,
Quelquefois d'un jaloux soupçon
Il sentait le vif aiguillon :
Un mot dissipait ce caprice.
Abisag et tous ses appas
Couchaient à côté du monarque,
Et pourtant il ne péchait pas ;
De la Bible c'est la remarque.
Lecteur, quitte à pecher un peu,
Il faut, dans l'hiver de ton âge,
Imiter ce roi juste et sage
Qui fut selon le cœur de Dieu.
Son heureux fils, dès sa jeunesse, Salomon
Poussa bien plus loin la sagesse.
Du trône à peine possesseur,

Il écrit avec éloquence
Contre le trône et la grandeur,
La bonne chère et l'opulence,
Le monde et son attrait menteur,
Le bel esprit et la science.
On crut que ce régent des rois,
Leur donnant l'exemple lui-même,
Et repoussant le diadême,
Allait vivre en simple bourgeois.
Point; il conserve ses richesses,
Ses bons repas, ses dignités,
Et les jouissances traîtresses
Qu'il appelle des *vanités*.
Sa sagesse un peu singulière,
Prêchant la modération,
Fait pourtant égorger un frère
Dont il craignait l'ambition.
Dans ses écrits toujours sévère,
Des voluptés froudeur austère,
Aux femmes il ne permet rien.
Il démasque les courtisanes,
Et de leurs allures profanes

Il avertit les gens de bien.
« Fuyez cette beauté mondaine,
Qui seule, vers la fin du jour,
Devant sa porte se promène,
Fringante et respirant l'amour.
Tout bas le passant elle appelle,
St, st! et lui prenant la main,
D'un ton familier et badin :
« Viens dans ma chambre, lui dit-elle;
Mon lit est grand, jonché de fleurs :
Aux doux parfums qu'on y respire,
Le cinnamomum et la myrrhe
Joindront leurs suaves odeurs.
Des maris le plus inutile
Pour les champs a quitté la ville,
Et la vendange le retient;
Jamais de nuit il ne revient.
Mets à profit sa négligence;
Et sans alarmes jusqu'au jour
Viens vendanger en son absence
Des fruits de plaisir et d'amour. »
A ce discours ferme l'oreille,

Jeune imprudent; sache opposer
Une main sévère au baiser
Que t'offre sa bouche vermeille.
Une source dans ton verger
Jaillit avec un doux murmure,
Et son eau bienfaisante et pure
Te désaltère sans danger.
La faim te presse et te fatigue?
De ton figuier mange le fruit;
Et ne va pas durant la nuit
Du voisin grignoter la figue.»
On pense bien que Salomon,
Avec une telle morale;
De la tendresse conjugale
Donna l'exemple dans Sion.
Il faut achever et tout dire:
Ce prince avait dans son palais
Mille femmes dont les attraits
Au moins constant devaient suffire.
Ce mille femmes tour-à-tour
Amusaient son fidèle amour.
Des lointains pays amenées,

Elles différaient par l'esprit,
Les traits, le langage, et l'habit;
Et ces sultanes fortunées,
Dont les caprices faisaient loi,
Diversement, fêtaient le roi.
Fière de sa haute origine,
L'une, d'ornemens précieux
Couvrant ses bras et ses cheveux,
Sur des coussins de pourpre fine
Qu'enrichissent la perle et l'or,
Avec décence; avec noblesse,
Livre aux désirs de son altesse
De ses charmes le doux trésor:
Et son bonheur commence à peine,
Que d'une musique lointaine
On entend les sons ravissans,
Tantôt vifs, tantôt languissans.
Une autre en ces goûts plus modeste,
Cherche l'ombrage des bosquets.
Sa tunique flottante et leste
Défend mal ses jeunes attraits.
Mais aussi pourquoi les défendre?

Elle foule d'un pied mignon,
D'un pied nu, les fleurs du gazon;
Et Salomon vient la surprendre.
Imitant cet exemple heureux,
Soudain les oiseaux du bocage
Préludent par un doux ramage
A leurs ébats voluptueux.
Mais Nicausis d'une amazone
Conserve l'habit et les mœurs,
Quelquefois se moque du trône,
Et fait acheter ses faveurs.
Toujours sa pudeur intraitable
Résiste à l'attrait du plaisir;
Avec elle il faut tout ravir:
C'était un combat véritable.
Salomon fort heureusement
Savait lutter; et notre belle
Dans sa chûte encore querelle
L'audace du royal amant.
Te voilà, tendre Salomée?
Que tes regards sont caressans!
Que tes soupirs sont séduisans!

O combien tu dois être aimée !
Permets que ma lyre charmée
Répète les aveux touchans
Qu'exhale ta bouche enflammée.
« Oui, j'ai connu le vrai bonheur ;
Et ces instans de ma victoire
Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur.
Il me nommait sa seule amie ;
Des larmes humectaient ses yeux ;
D'un sentiment délicieux
Son ame paraissait remplie ;
Il soupirait, et ses soupirs
Etaient doux comme son ivresse ;
Il desirait, mais aux desirs
Il joignait la délicatesse ;
Moins emporté, plus amoureux,
Sur mes mains penchant son visage,
Il répétait : « Je suis heureux ;
Et mon bonheur est ton ouvrage. »
Cet aveu, son trouble enchanteur,
Et ses baisers et ma victoire,

Seront toujours dans ma mémoire,
Seront à jamais dans mon cœur. »
La vive et légère Zéthime,
Qui jusque dans la volupté
Conserve sa folle gaîté,
D'une autre manière s'exprime :
« Rien n'est joli comme l'amour.
Mon maître à mes pieds s'humilie.
Esclave de ma fantaisie,
Il espère et craint tour-à-tour.
Aux yeux de sa philosophie
Je suis une enfant, mais hélas !
Que cette enfant ouvre les bras,
Aussitôt le sage s'oublie.
Il règne au milieu de sa cour :
Je fais bien mieux ; sans diadême.
Je règne sur le roi lui-même.
Rien n'est joli comme l'amour. »
Notre monarque vraiment sage
A reçu du ciel en partage
Tous les talens et tous les goûts.
Tantôt il prend sur ses genoux

Une beauté jeune et sauvage ;
Il apprivoise sa pudeur,
Qui toujours s'étonne et refuse ;
De son ignorance il s'amuse ;
Il l'instruit, mais avec lenteur
D'une main prudente il la flatte ;
Et cette rose délicate
Doucement s'entr'ouvre au bonheur.
Tantôt, de voluptés avide,
Aux fleurs il préfère les fruits,
Cherche des charmes plus instruits,
Et vole auprès de Nicéide.
C'est là qu'il trouve le desir,
L'emportement, la folle ivresse,
Et la science du plaisir.
Le roi sourit à son adresse ;
Et dans cet amoureux métier,
De maître il devient écolier.
Du palais l'enceinte pompeuse
Renferme un immense jardin ;
Une onde pure et paresseuse
Y formait un vaste bassin.

Ses bords, qu'un frais gazon tapisse,
De fleurs sont toujours parsemés,
Et des bocages parfumés
La couvrent d'une ombre propice.
C'est un rendez-vous pour l'amour.
Les sultanes allaient ensemble
S'y baigner au déclin du jour:
Du prince l'ordre les rassemble,
Et lui-même y vient à son tour.
Dans l'onde il se jette avec elles;
Au milieu d'elles confondu,
Comme elles il était vêtu.
Sur les baigneuses peu cruelles
Ses yeux, ses lèvres, et ses mains,
Multipliaient leurs doux larcins.
On devine aisément la suite
D'un jeu très-innocent d'abord.
Trop heureuse la favorite
Qu'il pousse en nageant vers le bord!
Des autres l'orgueil se dépite;
Elles retiennent un soupir,
Parlent plus haut, nagent plus vite,

Frappent l'onde et la font jaillir.
C'était ainsi que du bel âge
Le grand Salomon profitait.
Mais le tems rida son visage ;
Plus triste alors il répétait :
« Je touche à la froide vieillesse ;
Adieu la douce volupté.
Hélas ! j'avais dans ma jeunesse
Une assez belle vanité.
« J'allais de conquête en conquête ;
L'obstacle irritait ma fierté ;
Noblement je levais la tête ;
J'étais brillant de vanité.
« Aujourd'hui morte est mon audace,
Et j'entends dire à la beauté :
Prince, que voulez-vous qu'on fasse
De ce reste de vanité ?
« O vous, dont le printems commence,
Fuyez la prodigalité,
Et pour l'automne qui s'avance
Ménagez votre vanité ! »
Malgré cette hymne un peu chagrine,

La gentillesse féminine
D'un vieillard pique la langueur.
S'il ne prétend plus au bonheur,
Avec son image il badine.
Des femmes se peut-on passer !
Des femmes se peut-on lasser !
On le peut, lorsque leur faiblesse
Usurpe d'un sexe plus fort
L'esprit, les mœurs, et la rudesse.
Toujours ce ridicule effort
Les enlaidit. Par son courage,
Par sa fière et mâle beauté,
Judith ne m'aurait point tenté.
Esther me convient davantage.
Tuer au lit est un talent
Dont rarement on fait usage;
Y plaire est un plus doux partage,
Dont on profite plus souvent.
Assuérus, nous dit la Bible, *Assuér. et Esthe.*
Prisait beaucoup cet art paisible.
A sa table il avait un jour
Tous les libertins de sa cour

Séduit par des chansons lascives,
Et troublé par un vin fumeux,
Il veut donner à ses convives
Un spectacle nouveau pour eux.
« Eunuques, dit-il, que la reine
Se montre sans voile à nos yeux,
Sans aucun voile, je le veux.
Portez-lui ma voix souveraine. »
La sultane reçut fort mal
Ce compliment oriental.
Surpris d'une pareille audace,
Le prince : « Imprudente Vasthi,
Ton orgueil m'a désobéi;
Descends du trône, je te chasse.
Eunuques, dans tous mes états
Allez proclamer sa disgrace,
Et cherchez-moi d'autres appas.
La plus belle prendra sa place. »
Dès-lors on ouvrit le serrail.
Il se remplit de beautés neuves.
Mais pour entrer dans ce bercail
Difficiles étaient les preuves.

L'eunuque insensible et malin,
En faisant son froid commentaire,
Portait par-tout un œil sévère,
Par-tout une insolente main.
Belles à-la-fois et jolies,
Trois cents vierges furent choisies;
Et l'une d'elles chaque soir,
Entrant dans la couche royale,
Se livrait au flatteur espoir
De régner bientôt sans rivale.
Pour les parer, on leur donna
Tout ce qu'exigea leur caprice;
Car les femmes en ce tems-là
Connaissaient encor l'artifice.
La seule Esther était sans art.
Un bain est préparé pour elle:
Bientôt de la rose et du nard
Son corps y prend l'odeur nouvelle.
Des cheveux d'herbe entrelacés,
Des yeux modestes et baissés,
Une robe fine et flottante,
Pour ceinture un feston de fleurs

Qui marque sa taille élégante;
Quinze ans et des traits enchanteurs:
Telle paraît Esther tremblante
Aux yeux charmés d'Assuérus.
Il la voit, et n'hésite plus.
Le couple amoureux se retire
Dans un pavillon écarté.
Le goût lui même a fait construire
Ce temple de la volupté.
Il en a banni la richesse,
L'or et le feu des diamans.
Tout y respire la mollesse;
Tout y parle au cœur des amans:
Sous leurs pas la rose s'effeuille;
Et sur la blancheur des lambris
Serpentent les rameaux fleuris
Du jasmin et du chèvrefeuille:
Le plus habile des pinceaux
A dessiné dans les panneaux
Des image voluptueuses;
Et, pour mieux fixer le desir,
Par-tout sous des formes heureuses

Il a reproduit le plaisir.
Simple malgré son élégance,
Au centre est un lit spacieux:
Il favorise la licence,
Et les caprices amoureux.
Les rideaux de gaze légère,
Que relevait un nœud de fleurs,
De la sultane peu sévère
Voilent les premières faveurs.
Faveurs charmantes! bien suprême!
Au vif et doux emportement,
Aux transports de celui qu'elle aime,
Esther se livre mollement.
Ainsi dans sa course rapide
On voit le fougueux aquilon
Troubler une eau calme et limpide
Qui reposait dans le vallon.
Pour la femme la plus coquette,
Régner est le *nec plus ultra;*
L'ambition est satisfaite
Quand elle arrive jusque là.

Une seule, par Dieu choisie, *Marie.*
Eut encore un plus beau destin.
Ce Dieu, qui la trouvait jolie,
Lui-même féconda son sein.
C'était la pieuse Marie.
Par la faute d'un vieil époux,
Faible apparemment et jaloux,
La pauvrette de l'hyménée
Ne connaissait que les dégoûts;
Et sa jeunesse infortunée
Soupçonnait un destin plus doux.
Un jour que dans son oratoire
Elle méditait tristement.
Un citoyen du firmament,
Un ange rayonnant de gloire,
S'offre à ses yeux subitement.
« Salut, ornement de la terre!
Salut, ô reine des élus!
Sois docile, tu seras mère,
Et ton fils aura nom Jésus. »
Sans retard la brune Marie

Obéit à l'ordre des cieux;
Et bientôt sa taille arrondie
Fâche le mari soupçonneux.
L'ange fait un second voyage;
Il menace au nom du seigneur;
Et cet adroit ambassadeur
Remet la paix dans le ménage.
Il était tems; le lendemain,
Panther, galant du voisinage,
Mourut à la fleur de son âge,
Emporté par un mal soudain.
On trouva dans son inventaire
L'explication du mystère,
Un beau vêtement azuré,
Cinq ou six ailes de rechange,
Des rayons de papier doré,
Enfin tout ce qui fait un ange.
Par ce chapitre je finis.
Après la vierge, est-il permis
De descendre aux autres mortelles?
Pour l'instruction des fidelles,

Par dates j'ai traduit les faits :
Mais j'ai dû voiler quelques traits.
La prude hypocrite peut seule
Fronder ces articles de foi.
Le Saint-Esprit est moins bégueule,
Et sa bible en dit plus que moi.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES GALANTERIES

DE LA BIBLE.

Adam et Eve.	Page 151
Les Géans.	156
Les Anges.	164
Les Diables.	165
Abraham et Sara.	172
Lot et ses Filles	181
Rebecca.	187
Diña.	190
Ruben et Bala.	197
Onan.	200
Séla et Ada.	202
Séla et Thamar.	205
Thamar et Judas.	214

Joseph et Nitéflis. Page 219
Zambri et Cozbi. 221
David et Bethsabée. 225
Amnon et Zamar. 226
David et Abisag. 234
Salomon. 238
Assuérus et Esther. 249
Marie. 254

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Le Paradis perdu.	Page 7
Le Voyage de Céline.	67
Isnel et Asléga.	95
Les Galanteries de la Bible.	151

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

00102613

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 28 September, 2015